

Colombie

CHANTS DES LLANEROS DU CASANARE



Colombia

LLANEROS SONGS OF CASANARE
CANTOS LLANEROS EN CASANARE

1. Cantos de trabajo (trad.)	2:23
2. Coplas por Ana (corrido - trad.)	3:01
3. Caracoles (pasaje - trad.)	4:11
4. El soldado obediente o Los llanos resistentes (corrido - trad.)	4:18
5. Perro de agua (golpe - trad.)	2:33
6. Aquí me paro a cantar (zumba que zumba - trad.)	4:53
7. Tres caños (pasaje - trad.)	4:00
8. Chipola charteña (instrumental - golpe - trad.)	2:56
9. Madrugada de ordeño (trad.)	6:15
10. La vaca (golpe - trad.)	3:38
11. El corrido de Vigoth (corrido - trad.)	6:23
12. La guerra de los mil días (corrido - Carlos Encinosa "Cuchuco")	3:36
13. Mango verde (pasaje - trad.)	5:45
14. Pompeyo y Don Domingo (pajarillo - Querubin Rivera)	4:52
15. Yo soy la estampa del llano (corrido - Dolly Salcedo)	3:15
16. Contrapunteo (hijo de la guacharaca - trad.)	1:44
17. Décimas del queredor (corrido - trad.)	3:37
18. Bamba (golpe - trad.)	7:57

Collection fondée par Françoise Gründ et dirigée par Pierre Bois

Enregistré de 1995 à 2003 au Casanare, Colombie, sous la direction de **Cachi Ortegón** et **Orlando "Cholo" Valderrama**. Notice et photographies, **Cachi Ortegón**. Traduction anglaise, **Frank Kane**. Adaptation française, **Pierre Bois**. © et © 2011 Maison des Cultures du Monde.

Les enregistrements sont extraits de *Raíces y Frutos de la música llanera en Casanare*, anthologie en cinq disques produite par le gouvernement du Casanare (2003).

INEDIT est une marque déposée de la Maison des Cultures du Monde (fondateur Chérif Khaznadar – direction Arwad Esber).

AVEC | WITH | CON:

Chant | Vocals | Voz

Héctor Julio Belisario, Carlos Cordero, Tirso Delgado, Shery Díaz, Víctor Espinel, Janeth Espinoza, Gregorio Flórez, Pedro Flórez, Joaquín Hunda, Gabriel López, Clemente Mérida, Alfonso Niño, César Padilla, Joaquín Rivera, Félix Rodríguez, Lorgio Rodríguez, Ricaurte Rodríguez, Dolly Salcedo, Manuel Sánchez, Villamil Torres, Orlando “Cholo” Valderrama, Orlando Vega.

Bandola

Héctor Julio Belisario, Pedro Flórez, Joaquín Hunda, Gabriel López, Clemente Mérida, José Ortíz, Luis Oliverio Pan, Manuel Antonio Sánchez.

Cuatro

Reinaldo Avella, Mary Isabel Belisario, José Ángel Gualdrón, Edilberto Humos, Alfonso Hunda, Elmer Mérida.

Bandolón

Ricaurte Rodríguez.

Bandolín

Leonardo Álvarez.

Maracas

Gildardo Aguirre, Guadalupe Barragán, Gabriel Belisario, Victor Espinel, Gregorio Flórez, William Mojica, Cachi Ortegón, Félix Rodríguez.

Basse | Bass | Baja

Rubén Darío Rondón.



Bandolón

Colombie

CHANTS DES LLANEROS DU CASANARE

Les Llanos s'étendent sur 500.000 km² à travers l'est de la Colombie et le sud du Venezuela. Ils sont bordés par la jungle, le fleuve Orénoque et la chaîne des Andes. Dans ces savanes plates et chaudes soumises à l'alternance des saisons sèches et humides, vivent deux millions et demi de personnes qui se définissent fièrement comme Llaneros.

La culture des Llanos est un mélange d'ingrédients divers. Tout d'abord une forte proportion de sang indigène qui s'exprime par une connaissance intime de l'environnement naturel et un souci constant de ses ressources. S'y ajoutent une part de sang africain, qui décroît à mesure que l'on avance vers l'ouest, et l'apport colonial européen avec l'élevage du bétail, la pratique de la langue espagnole et de la religion catholique. Mais tous ces ingrédients se sont décentés, adaptés et enrichis sous l'influence de l'environnement. Depuis trois cents ans, les habitants des Llanos se considèrent comme un peuple singulier, épris de quelques valeurs : liberté, courage et indépendance. Ces cavaliers invincibles jouèrent un rôle majeur dans la lutte pour l'indépendance et dans plusieurs révolutions natio-

nales. On les appelait parfois les Centaures. Il ne faut pas se laisser abuser par l'image du cavalier solitaire vagabondant avec son cheval à travers la plate immensité de la savane. Les Llaneros ont en effet un remède à la solitude, le chant.

Il est là, dans le silence brisé par le souffle du vent, le ramage des oiseaux, le trot d'un poulain ou le balancement d'un hamac. C'est un berger qui lance son appel sur une piste ou dans les champs ; un éleveur qui chante tout en trayant ses vaches dans une cour de ferme ; une poésie murmurée à l'oreille, dans l'intimité. La conversation se tient sur un ton aigu, avec des accents singuliers, des mots tonitruants et des intonations mélodieuses. Dans un couple, c'est une sérénade, un madrigal ou un *pasaje* enivrant. En groupe ce sont les prières et les rosaires d'une veillée funèbre mais aussi les *parrandos* ou *jorpos*, fêtes accompagnées de viande grillée et de vin, de poésie et de musique avec leurs *golpes*, *pasajes*, *pajarillos*, leurs *contrapunteos* où se mesurent les poètes improvisateurs, leurs *corridos* interminables qui relatent l'histoire épique des Llanos et, bien sûr, la danse, le jeu, le plaisir.

Le chant rappelle le Llanero à sa terre, à son peuple, à sa femme et à son âme. Le chant n'est pas seul, des instruments à cordes pincées l'accompagnent. Ces instruments d'origine espagnole ont été « llanérisés », ce sont le petit *cuatro* à quatre cordes, la *bandola* à la caisse piriforme, la grande guitare *bandolón*, la mandoline *bandolin* et la harpe, *arpa llanera*, quoiqu'elle soit très peu présente dans la tradition du Casanare. Les maracas, d'origine indigène, donnent le rythme. Les formes sont un amalgame d'apports multiples encore peu étudiés, valse et fandango, ballades chantées, polyrythmies africaines et *décimas espinelas* (dizains).

Jusqu'au milieu du siècle dernier, les Llanos colombiens formaient une frontière intérieure, sous-développée, dont la population éparpillée et privée de moyens de communication se consacrait uniquement à l'élevage. Depuis, l'attraction de la capitale et la culture de masse érodent ce monde traditionnel. Au Casanare – l'un des huit départements des Llanos de Colombie – l'introduction du *joropo* de harpe vénézuélien, composé et joué par des artistes professionnels, va séduire les jeunes générations et rapidement supplanter la « musique de cordes » traditionnelle pour *bandola* et guitares. La professionnalisation de la musique, le changement dans les modes de transmission du savoir musical vont imposer le modèle musical des Llaneros vénézuéliens dans les concerts, les festivals, l'enseignement et le disque, au détriment des formes qui font la richesse de la musique locale.

Soutenue par les media locaux, ranimée par les festivals, les *parrandos* et les bals qui se transforment en grands spectacles, la musique llanera se répand à travers tous les Llanos depuis le Venezuela jusqu'aux territoires andins de Colombie, dans un mouvement où la quête des opportunités commerciales le dispute à l'exploration de nouvelles voies créatrices.

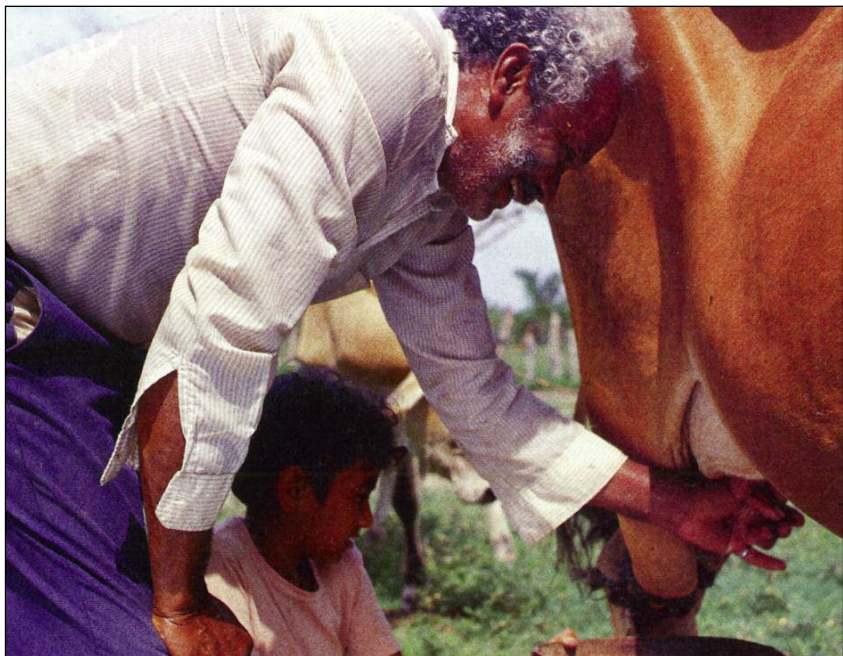
Quelques enclaves cependant, comme la municipalité de Maní, préservent leur tradition musicale tandis que d'autres, à partir d'un substrat commun, la concilient avec le *joropo* de harpe dans une forme mieux adaptée à la compétition commerciale.

Cette compilation illustre la diversité de cette tradition musicale et son rôle dans la communauté. Il ne s'agit pas d'une musique en voie de disparition, connue seulement de quelques vieux, mais d'une musique vivante, jouée et chantée par des hommes et des femmes de tous âges. Ici, rien n'est artificiel. C'est la musique du Casanare telle que les gens la jouent et la chantent.

Cette culture est celle d'une société pastorale de tradition orale. Elle ne s'est pas construite sur l'architecture ou la sculpture. Son chef-d'œuvre, c'est la musique car elle a permis de conserver des valeurs, des mythes, une langue, des manières de vivre, de penser, de parler et de raconter des histoires. Elle est une source de connaissance et un facteur de cohésion sociale essentiel. Aujourd'hui, alors que la vie change rapide-

ment dans les Llanos – particulièrement depuis les années 80 du fait de la violence, du pétrole, de l'industrie agro-alimentaire –

ce monument musical reflète la beauté sauvage d'un peuple qui manifeste sa résistance culturelle et refuse de se soumettre.



Pedro Flórez en train de traire une vache

1. CANTOS DE TRABAJO

Les chants de travail constituent un héritage commun à tous les peuples de pasteurs du monde pour calmer le bétail. Dans les Llanos, ce sont principalement des chants de *cabrestero*¹ et de traite.

Étudiés dès le XVIII^e siècle, ils sont malheureusement tombés en désuétude dans la savane. Leurs formes musicales demeurent cependant une source d'inspiration pour les musiciens et les compositeurs.

Ce sont des strophes indépendantes, chantées à cappella, où se mêlent des cris, des sifflets, des interjections, etc. Les mélodies sont libres et ne dépendent que de l'inspiration de chaque chanteur.

a) Chants de cabrestero

Pedro Flórez :

*Je suis celui qui passe
Du côté à la tête [du troupeau]
Pour écouter les forríos²
Sur le cheval du cabrestero.*

Tirso Delgado :

*Je ne veux pas qu'il aille à la messe,
Ni qu'il sorte,
Je ne veux pas que tu boives du vin,
Là où les hommes le boivent.*

Alfonso Niño :

*En rang, bétail bruyant
Et oublie ta savane.
Au cheval, le jarret,
Au taureau féroce, le poncho de laine.*

Orlando "Cholo" Valderrama :

*La lune dit à la rivière
De ne pas noyer l'étoile du soir
Car les Sept Chèvres³
Attendent un "Je t'aime".*

b) Chants de traite

Tirso Delgado :

*La loutre⁴ et Resedad
Se mirent ensemble
Mais il ne me semble pas
Que l'une vint et l'autre pas.*

Pedro Flórez :

*Je suis celui qui passe
Du salon à la cuisine
Tenant des fleurs dans son bec
Et dans ses ailes, des œillets.*

Orlando "Cholo" Valderrama :

*O matin, matin,
Qui viens avec l'aurore,
Ta brise pure et fraîche
Agite les branches des palmiers royaux.*

1. Vacher à cheval qui chante et siffle pour entraîner et guider le troupeau.
2. Bruit que font les chevaux en s'ébrouant.

3. L'amas stellaire des Pléiades.
4. Lontra longicaudus.

2. COPLAS POR ANA (corrido – trad.)

Gregorio Flórez, chant
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gildardo Aguirre, maracas

Le *corrido* llanero a trois sources distinctes. Le roman médiéval, l'adaptation et le développement de thèmes européens anciens et enfin les *jácaras*⁵, *décimas*⁶ et autres couplets mélangés. On choisit tout d'abord la rime principale – ici “ANA” – puis on construit sur des thèmes distincts des séries de quatre, six, ou dix vers, voire plus, en mélangeant de vieilles chansons espagnoles avec des paroles llaneras.

*J'ai la tête vide
Comme une outre.
Avec ma poitrine je fais une tour,
Avec ma voix, une cloche,
Sur ma terre et ailleurs
Je fais ce que je veux.
Quand j'étais à Parroquia⁷
Une habitante m'a dit :
“Regarde, tu es noir, laid
Et ton sang, si léger,
Je veux t'avoir
Vingt-quatre heures dans mon lit”.
Même chanter me rebute
Comme une chemise de laine,*

*Ça me dégoûte comme
L'amour avec une cousine germaine.
Jeune fille, quitte cette porte
Profite de la lumière du soleil ;
Si tu es un chasseur
Tu sors le matin,
Dans les reflets du soleil
Les iguanes se réchauffent ;
Patron, mets-toi ici contre moi
Pour donner du bâton à cet iguane
Et lui faire chercher la grotte
Où sa mère l'a enfanté.
Avec un air souriant
Je trompe une jolie femme,
Je donne quatre pesos à Rosa,
Je donne quatre pesos à Juana,
Quatre pour dormir,
Quatre pour tuer l'envie.*

*Mon premier amour
Fut une femme d'El Cusiana.
Je mettais ma main sur sa poitrine
Et en retirai une pelote de laine,
Trente couvertures
Et quarante écredons.
Je la prends, je la prends
Pour dormir dans la savane
Le matin aussi je la prends
J'aime ça aussi,
Et sinon je la laisse là-bas
Avec mon poncho sur le dos.*

5. Sorte de ballade comique et facétieuse.

6. Dizains sur des thèmes moraux, sociaux, lyriques...

7. Ancien nom de Trinidad dans le Casanare.

8. Région orientale du Venezuela.

*J'ai fait serment
De ne pas retourner au Guayana*
Car ils réunissent des hommes
Pour l'armée de vétérans.*

Gregorio Flórez



3. CARACOLES (pasaje – trad.)

Ricaurte Rodríguez & Víctor Espinel, chant
Gabriel López, bandola
Reinaldo Avella, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

Chanter “par les lettres”, ici sur l'assonance á-ar-as, était une forme courante de *contrapunteo* dans les *parrandos* et les veillées. Sur la musique d'un *golpe* ou d'un *pasaje* traditionnels, comme *Los Caracoles*, les poètes chanteurs montraient non seulement leur talent d'improvisateur, mais aussi leur immense répertoire de vers sur une rime donnée et leur capacité à les ressortir au bon moment. On disait de ces chanteurs qu'ils “possédaient beaucoup de paroles”. Les

séquences sont de quatre, six ou huit vers, incluant des répétitions, des clichés et des refrains.

Ricaurte Rodríguez (*parlant d'une femme*) :
*Je l'enlève, je l'enlève,
Car je suis venu pour l'enlever
Et que celui qui s'en arroe le droit
Vienne me l'enlever à son tour
Pour lui donner cinq cents coups de pistolet
Et cinq cents coups de poing.*

Víctor Espinel :
*Tandis que je sellais mon cheval,
Elle se mit à pleurer
Alors, pleurant avec elle
Je retirais la selle.*

Ricaurte Rodríguez :
*Ils me disent de ne pas pleurer,
Donc je ne le ferai pas.
Je n'ai qu'une vie
Et ils veulent me l'ôter,
Cette pensée
Me donne à réfléchir.*

Víctor Espinel :
*Celui qui vole le grand mortier de bois,
Ou bien la meule à grain
On ne devrait pas le traiter de voleur
Mais dire qu'il ferait un bon débardeur.*

Ricaurte Rodríguez :
*La bandola et les maracas
Ne m'engraissent pas.
Tout au plaisir de chanter,
Quand j'ai fini
Je dis adieu et je m'en vais.*

Víctor Espinel :
*De la tortue, les œufs,
De l'iguane, le double menton,
Du cheval, la course,
Du taureau, l'encornage,
De la femme, la tendresse,
Et de l'homme, l'amitié.
Je suis l'ami des hommes,
Par devant et par derrière.*

Victor Espinel

Ricaurte Rodríguez :
*Demande-lui de vérifier,
Demande-lui la vérité,
Si la banane verte tache...
Il est temps de couper [l'enregistrement],
Tout au plaisir de chanter
J'oubliais que le temps passe.*

Víctor Espinel :
*Écoute-moi Chiribico,
Comment vas-tu ?
Je n'ai pas pu venir hier
Et je n'ai pas pu retirer l'appât.
...*



4. EL SOLDADO OBEDIENTE / LOS LLANOS RESISTENTES (corrido – trad.)

Victor Espinel, chant

Ricaurte Rodríguez, bandolón

Reinaldo Avelloa, cuatro

Félix Rodríguez, maracas

La violence qui secoua les Llanos entre 1948 et 1953 et ses suites entraînent une très forte résistance chez les Llaneros. Des unités de guérilleros se formèrent pour lutter contre l'agression gouvernementale. La résistance fut aussi culturelle ; plusieurs *corridos chusmeros* (litt. "voyous") racontent les événements de la guerre, illustrent l'état d'esprit général et participent au sentiment de cohésion des Llaneros. *El soldado obediente* est très connu au Casanare, plusieurs versions ont été enregistrées et on en trouve des fragments dans des enregistrements commerciaux. Certains pensent que l'auteur en est Guadalupe Salcedo, le héros de la "révolution" llanera (cf. aussi pages 11 et 15).

La "voix corrido", ici, englobe non seulement ce genre de composition mais également d'autres formes du *joropo*. L'accompagnement est assuré par le *bandolón*, une grande guitare à quatre doubles cordes.

Aujourd'hui je vais enregistrer

Comme un soldat obéissant.

J'improvise mes chansons

Selon mon humeur,

Je suis peu instruit

Mais intelligent,

Le gouvernement me persécute

Mais je ne dois rien à personne.

La révolution du Llano,

C'est cela :

Mille hommes,

Un capitaine et un lieutenant,

Des médecins

Et leurs douces infirmières,

Des experts en la matière

Une pratique excellente,

Un colonel d'élite

L'homme idéal

Pour diriger le mouvement

Une science achevée

Pour livrer dans le Llano

Un combat acharné.

Tous veulent

Que la guerre éclate,

Combattre au corps à corps

Plutôt que de tuer des innocents.

Oh, pauvres créatures !

Tant de petits enfants innocents

Là, qui souffrent d'amertume.

Comme on le dit toujours,

Je vis tranquillement

Je ne me plains pas de mon sort,

Caracolant à travers le Casanare,

Armé jusqu'aux dents,

Au Casanare je suis

Un homme comblé,

Je monte de bons chevaux

Comme un cavalier intrépide

*Et je fume ce qu'il y a de mieux
Comme les bonnes cigarettes,
J'ai aussi des femmes
Et de la gnôle,
Et quand je vais dans les villages
On me donne un bon casse-croûte
Car ça compte beaucoup, le plaisir
C'est tout le charme de la vie,
Voir arriver les troupes,
Combattre sur le front,*

*[Pour] le symbole de cette liberté
À laquelle nous tenons,
Car un soldat de la chusma⁹
Peut se battre à un contre sept.
Quand résonne la mitraillette
C'est que l'on charge.
Mais voici la fin du corrido
Il raconte exactement
Ce dont est capable un Llanero
Lorsqu'il combat résolument.*

5. PERRO DE AGUA (golpe – trad.)

Gabriel López, chant et bandola
Reinaldo Avella, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

C'est une des plus anciennes pièces de la musique llanera. Sa structure en quatre mesures la place dans la catégorie des *golpes*. *Perro de agua* est le nom llanero de la loutre géante (*Pteronura brasiliensis*) dont le cri d'alarme, "jau, jau", est chanté comme un étrange accompagnement.

*Si la loutre géante me mord
J'irai mourir à la rivière
C'est ce que disent les gens.
La loutre m'a mordu.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

Gabriel López



9. Littéralement : racaille. Nom donné aux guérilleros des Llanos.

*La loutre géante est morte
Là-bas dans le ravin.
Je ne l'ai pas vue mourir
Mais j'ai vu les charognards.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*La loutre géante est morte
Là-bas dans le ravin.
Je ne l'ai pas vue mourir
Mais j'ai vu son squelette
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

6. AQUÍ ME PARO A CANTAR (zumba que zumba – trad.)

Gregorio Flórez, chant
Luis Oliverio Pan, bandola
José Ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

El Zumba que Zumba est le golpe idéal pour donner libre cours à la poésie et c'est l'un des plus utilisés dans les joutes verbales. Gregorio Flórez "Cholagogue" se surpasse ici, mélangeant des vers libres à un fragment de corrido chusmero : Liberales de Colombia. Enfin, il attaque parfois les dernières mesures de Zumba que Zumba. Cette liberté de ton du chanteur llanero a pour ainsi dire disparu à cause des dogmes actuels en matière d'interprétation.

*Ici je m'arrête de chanter
Au pied de ce guitarrón*

*Si la loutre géante me mord
Je descendrai dans le canyon pour mourir
C'est ce qu'on dit.
La loutre géante m'a blessé.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*La loutre géante m'a mordu
La paume de la main.
S'ils ne me croient pas,
Qu'ils regardent couler le sang.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Dont la corde est dehors,
Et le son dedans.
Je suis comme la farine de maïs
Avec peu, on fait beaucoup
Je suis comme de l'eau-de-vie
Qui se bonifie avec l'âge,
Achète ce que je te vends,
Quelques bonnes fermes,
Un rubis, une émeraude,
Un douloureux chagrin,
C'est mon cœur qui souffre
Sous ton balcon.
Hier, je suis venu chez toi
Et tu m'a jeté un citron.
Ne sois pas si hautaine
[Voici] une garantie de valeur
Regarde l'arbre le plus haut
Le vent fait tomber ses fleurs,
Les feuilles de l'arbre abattu
Sont les jouets du vent.
Je ne lâcherai pas une parole*

*Si je n'occupe pas la place.
Qui a vu un macaque à la messe,
Un singe hurleur dans un défilé,
Qui a vu la cuisinière
Danser avec une ceinture,
Un niguatoso¹⁰ danser,
Un ivrogne dans un feu de bois,
Le travail d'un flemmard
Dans la maison d'un bosseur
Et une fêtarde
Avec un pleurnicheur.
De la poule
Elle a la poitrine et l'aile,
Des jolies femmes
Les oreillettes.
Car si je n'ai pas de barque,
Ni de bouvillon à Tocarón,
J'ai une négresse
Qui a le cœur malade.
D'ici je vois
Le petit ourlet de ta camisole,
Ma bouche salive,
Mon cœur palpite,
Mon pancréas saute
Comme un poulain.*

*Après être monté au ciel,
Sur la dernière marche
Je me suis rappelé que j'avais laissé
Une banane topocho dans le four,*

*Une topocho coûte cher
C'est tout le problème.
J'en ai assez de demander,
Personne n'est de mon avis :
Comment tirer une mule,
Comment tirer un poulain,
Comment mettre une corde
Au cou d'un veau à la mamelle.
Pour le taureau c'est la corde,
Pour le cheval, la prière,
Pour les jolies femmes
Un langage clair.
Sur la rive, il attrape un poisson-chat
Au milieu, il y a une torche vaillante¹¹
Et le crétin ne peut pas la ferrer
Il a beau pêcher dans le banc de poissons,
Il a beau lancer le hameçon
Vers la gueule de la torche vaillante
Le crétin fond
comme un morceau de savon.
Avec la femme du crétin
On attrape un frelon.
Dans l'agave, j'ai un coq de combat
jiro, pinto, marañon¹²,
Ce qu'il ne fait pas avec son ergot
Il le fait avec sa grande aile.
Si les enfants tournent mal
C'est la faute de leurs parents.
Le leader Eduardo Martínez
Ils le tuèrent traîtreusement*

10. Un homme souffrant d'une trombiculidose, maladie parasitaire qui affecte les pieds.

11. Grand poisson-chat, *Brachyplatystoma Vaillanti*.

12. Trois types de plumage des coqs de combat.

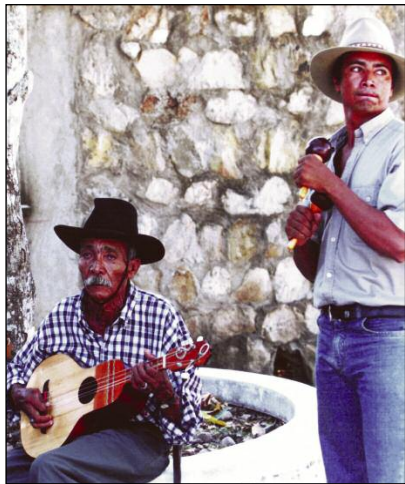
*Dans les savanes d'Arauca,
De la vibrante Arauca,
Don Santos Parales
Était l'un des criminels ;
Mais le cacique Parales
A commis une erreur.
Il pensait pouvoir engloutir de la guimauve
Et il s'est transformé en savon ;
En jouant les intrépides
Il a perdu jusqu'au désir.
Pour lui sauver la vie*

*On l'envoya en avion
Dans une clinique spéciale
Où il y avait le meilleur docteur.
Maintenant quelque chose lui manque
Dans le pantalon :
Les deux jambes, amputées
Lors de l'opération.
Aujourd'hui il porte des béquilles
Cette fripouille de maquignon.
Ouvre les yeux, Tomás Jara
Cesse d'être un crapaud servile.*

7. TRES CAÑOS (pasaje - trad.)

Héctor Julio Belisario, chant et bandola
Mary Isabel Belisario, cuatro
Gabriel Belisario, maracas

Les *pasaje* sont des formes musicales plus lentes que les *golpe* et leurs textes sont plus lyriques. En général chaque *pasaje* possède un texte unique, mais il n'en a pas toujours été ainsi. D'anciens *pasaje* comme *Tres Caños* pouvaient être chantés sur des textes différents. Le fait que des femmes jouent des instruments n'est pas rare, en particulier dans les familles de musiciens où le père chante et joue avec ses fils et ses filles. C'est le cas chez les Belisario où Mary Isabel tient le *cuatro*, l'instrument qui trompe la solitude du Llanero. Cette petite guitare à quatre cordes en nylon accordées La₁, Ré₂, Fa#₂, Si₁ et jouées *rasgueadas*, en battements.



*La musique me rend triste,
Le chant me donne le cafard
Je vis loin de toi
Dans une campagne désolée ;
L'homme qui rôde la nuit
Connaît le bien et le mal,
Il sait où le taureau beugle,
Où le cheval hennit,
Il sait quand les gens
Du voisinage se lèvent.
Je prie Dieu
Et la Vierge du Rosaire
Qu'on ne me laisse pas mourir
Comme un cheval,
De la derrengadera¹³
Ou des vers.
Je ne chasse pas le dendrocygne à ventre noir¹⁴
Dans les lagunes,
Je vais à la grande fosse
Pour tirer le dendrocygne bicolore¹⁵.*

*Je n'aime pas la goyave
Qui a été picorée par les canaris,
Je n'aime pas les femmes
Qui ont plusieurs amants,
Je dois la voir seule
Dans un lieu isolé
Pour l'enlacer comme une liane
Et lui gratter le dos.
Les filles d'aujourd'hui
Ne m'intéressent pas
Car elles ont une odeur de souris
Qui trouble mon chat.*



Mary Isabel Belisario

13. Trypanosomiase équine causant une paralysie fatale.

14. *Dendrosynga autumnalis*.

15. *Dendrosynga bicolor*.

8. CHIPOLA CHARTEÑA (golpe – trad.)

Héctor Julio Belisario, bandola

Mary Isabel Belisario, cuatro

Gabriel Belisario, maracas

La Charte est un affluent de la Cusiana, au centre du Casanare. Ses rives, et plus généralement la ville de Maní, sont un prodigieux noyau de conservation de la tradition musi-

cale llanera, en particulier dans certaines familles comme les Belisario, Flórez, Guayabo, Caicedo, Ávila and Lara.

Les Belisario jouent ici une version particulière d'un *golpe* llanero mentionné dès le XIX^e siècle, *La Chipola*. La *bandola* llanera est un petit luth en forme de poire. Ses quatre cordes en nylon sont jouées avec un plectre et accordées La₁-Ré₁-La₂-Mi₁.

9. MADRUGADA DE ORDEÑO

Ces chants de traite ont été enregistrés un matin dans l'enclos d'une petite ferme près de Yopal. Ils sont accompagnés de phrases, de cris, de noms de vache, de claques sur la croupe, des bruits de la circulation, du mugissement des veaux, de chants d'oiseaux, du bruit du lait coulant dans laalebasse et de cette dernière quand elle se brise.

Víctor Espinel :

La petite vache Mensajera,

Est une vache à lait,

Qui remplit la calebasse

Puis s'en va pour [nourrir] son veau.

Manuel Sánchez :

Je ne suis pas un poteau de fer

Auquel on attache un moteur.

Donne-moi du petit-lait

Avant que le soleil ne me laisse,

Car je m'en vais dans la jungle

Je vais être un feu de bois

Pour rôtir un tatou¹⁶

Et soigner mes reins.

Víctor Espinel :

J'ai aimé une belle femme

Et aujourd'hui la chance m'abandonne,

D'avoir aimé cette ingrâte

Avec tant d'ardeur.

Manuel Sánchez :

Je suis bien malheureux

Avec cette femme ventripotente,

Quand elle vient dire "bonjour"

C'est sa bedaine qui apparaît.

16. *Dasypodidae novemcinctus.*

Victor Espinel :
*Brodeuse, toi qui brodes
Doucement avec le fil de soie,
Brode mon cœur
Délicatement, sans me faire souffrir.*

Manuel Sánchez :
*Aimer avec dédain,
Je l'ai vu dans l'engagement :
Pourquoi disent-elles "oui"
Ces femmes qui ont déjà un maître ?*

10. LA VACA (golpe – trad.)

Clemente Mérida, chant et bandola
Elmer Mérida, cuatro
Victor Espinel, maracas

Dans les *parrandos* des Llanos, *La Vaca* est une pièce qui alterne avec la danse du *joropo* en couples séparés. Elle accompagne un jeu chorégraphique et une pantomime dans laquelle la femme, imitant une vache, charge son partenaire qui la combat comme un torero. Le chanteur commente les péripéties de cet affrontement.

*La vache mugit
Dehors dans la cour
Attendant que les Llaneros sortent
Et l'attachent.
Elle semblait valser,
Elle semble valser,
Il semblait la détacher,
Il semble la détacher,
Elle semblait le charger,
Elle semble le charger,
Il semblait se battre avec elle,
Il semble se battre avec elle.*

*Combien coûte une vache ?
Quatre pesos et un cuartillo,
Je lui donnerai quatre pesos
Pour la vache et le bouvillon.
Elle semblait valser,
Elle semble valser,
Il semblait la détacher,
Il semble la détacher,
Elle semblait le charger,
Elle semble le charger,
Il semblait se battre avec elle,
Il semble se battre avec elle.
Il semblait l'attraper au garrot,
Il semble l'attraper au garrot,
Il semblait l'assommer,
Il semble l'assommer*

*Combien coûte une vache ?
Quatre pesos et un demi real,
Je lui donnerai quatre pesos
Pour la vache et l'enclos.
Elle semblait valser,
Elle semble valser,
Il semblait la détacher,
Il semble la détacher,
Elle semblait le charger,
Elle semble le charger,*

*Elle semble le charger,
Il semblait se battre avec elle,
Il semble se battre avec elle.
Il semblait la briser
Il semble la briser
Il semblait la dompter
Il semble la dompter.*

*La vache, chaque jour
Casse sa longe.
Si cette vache ne s'apprivoise pas
Je vais la vendre.
Elle semblait valser,
Elle semble valser,
Elle semblait le charger,
Elle semble le charger,
Il semblait se battre avec elle,
Il semble se battre avec elle.
Elle semblait l'encorner
Elle semble l'encorner.*

Clemente Mérida





11. EL CORRIDO DE VIGOTH (corrido – trad.)

Lorgio Rodríguez, chant
Leonardo Álvarez, bandolín
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

La construction littéraire de cette pièce est remarquable. Le pathos des images, l'utilisation de la voix, le déploiement dramatique de l'action, les dialogues, la précision historique du récit, un épisode du conflit de 1948-1953, et sa morale font de ce *corrido* une pièce inoubliable. On y voit apparaître le personnage de Guadalupe Salcedo (photo de gauche) dont il sera question plus longuement dans un autre *corrido* : *Yo soy la estampa del Llano* (page 15).



Lorgio Rodríguez

En général, les *corridos* llaneros gardent la même rime sur les vers pairs tout au long du texte. *El Corrido de Vigoth* commence par des rimes doubles dans les deux premiers quatrains, puis passe aux assonances e-o et e-a, sans toutefois se départir de sa grande qualité poétique.

Ici le *cuatro* et les maracas accompagnent le *bandolín*, sorte de mandoline à quatre doubles cordes métalliques, pincées avec un plectre, et accordées sur Sol-Ré-La-Mi.

J'ai la tâche agréable

De vous raconter une histoire

Qui, selon ma pauvre mémoire

Est véridique

Du début à la fin.

Je vous raconterai ce dont je me souviens

Sur ceux qui faisaient la fête

Avec les gens de mon village.

Il y avait quelques hommes

Dont je ne me rappelle pas les noms,

On dit qu'il y avait

Un Chávez, un Bautista et un Forero,

Le pâle Manuel Vargas

Et un autre qu'on surnommait Negro ;

Et je me souviens de la date

Où ces hommes vinrent

À Rondón¹⁷

La ville natale de ces messieurs :

C'était le 21 septembre.

Je m'en souviens

*Car ils furent attaqués
Par les balles du gouvernement.*

Ils arrivèrent à l'aube,

Voyageurs impassibles,

Mais un feu terrible

Les arrêta.

Certains coururent à la rivière,

D'autres s'enfuirent,

C'est là qu'ils firent un prisonnier,

Le célèbre Tiberio,

Qui tenait une pension

Et attendait les étrangers.

Il fut conduit à Corozal

Sans chemise ni chapeau

Par les troupes de Vigoth

Qui ronflait par là.

Vigoth pensait

dans une nuit sans rêve

"Je crois qu'il vaut mieux

Demander de l'aide".

Et à l'aube il demanda

D'aller chercher des renforts.

Aux autres il dit :

"J'ai une idée

Si quelqu'un veut

Me prêter main forte

Les armes à la main

Pour liquider ces gens ;

Par le seigneur et la foi,

Si nous sommes victorieux

Je deviendrai le chef

De la sécurité de ce village.

17. Ville d'Arauca, sur les rives de la Casanare.

Je serai le commandant
Et vous mes officiers,
Nos noms seront
Dans les manuels d'histoire militaire.
De surcroît
Le gouvernement nous donnera des postes
Car le chef de la guerrilla est un hors-la-loi".
Ses soldats le crurent :
Vive le bataillon de Vigoth !
Cria-t-on dans le village.
Vigoth était malin,
Il chargea des hommes
D'aller accueillir
L'escadron du gouvernement
De leur raconter le combat
Et s'unir à eux.

Mais Dieu qui prévoit
Tout sur terre,
Ne leur permit pas
De faire carrière.
Au bout de neuf jours
De cette illusion passagère,
Après une nuit claire
Porteuse de mémoire
Où seule brillait la lune
De son œil jaunâtre,
Dans la lumière du jour
Et la brise du matin,
Guadalupe arriva
Avec ses guérilleros.
Il comptait venger
Le sang de ses compagnons.
En les voyant entrer

Au pas et en rang,
En uniforme militaire,
Fusils et cartouchières,
Vigoth sortit les accueillir,
Pensant avoir à faire à des gouvernementaux,
Avec empressement
Et sourires.
Comme Guadalupe était le chef,
Il fut le premier à saluer Vigoth :
"Présente tes hommes
Je veux les connaître".
Vigoth, la voix tremblante
Dit à ses compagnons :
"Ce sont nos ennemis !
Ils nous ont pris sans même tirer un coup".
Les soldats les entourèrent
Les soupçons les envahissaient
En voyant qu'ils portaient tous
Des foulards rouges à leur cou.
Guadalupe rassembla
Les gens du village
Afin qu'ils assistent au châtement
de Vigoth et de ses compagnons.
Plongeant la main dans son sac
Il en sortit la liste
Et en bon militaire
Il ordonna qu'on lie les mains
Des sept prisonniers.
On les amena à la rivière
Là, on les fit s'arrêter,
Guadalupe leur parla
Comme au tribunal, il leur dit :
"J'ai reçu l'ordre de vous exécuter
C'est l'ordre que l'on m'a donné

*Et la parole d'un homme
Ne s'achète pas.
Si vous voulez savoir
Qui je suis et d'où je viens,
Je suis la Terre des Llanos,
Je suis Guadalupe Salcedo,
Et celui qui est couvert de boue
Saura plus tard ce qui est juste".
Quatorze larmes furent versées
Par les sept prisonniers
Quand ils virent qu'ils allaient mourir,
Pleins de désespoir,
Les mains liées,
Comme des moutons,
Et que la rivière Casanare*

*Serait leur tombeau.
Pas une mère, pas un frère,
Pas un seul ami,
En cet instant ne voulut dire
Un mot en leur faveur.
Cet événement
Devrait servir d'exemple.
Aujourd'hui, celui qui faillira
Ira droit en enfer.
Ainsi ce qui est blanc sera blanc
Et ce qui est noir sera noir.
Gloire à Dieu, gloire à la Vierge,
Ave Maria, je crois en Jésus
Et vive la Terre des Llanos,
Don Guadalupe Salcedo !*

12. LA GUERRA DE LOS MIL DÍAS (corrido)

Composition, Carlos Encinosa "Cuchuco"

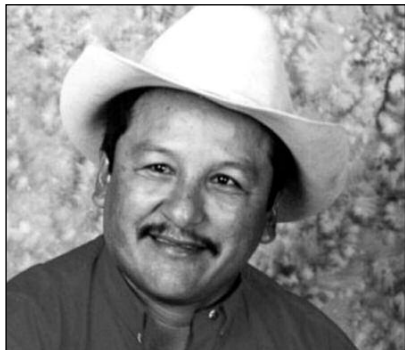
César Padilla, chant

Leonardo Álvarez, bandolín

Edilberto Humos, cuatro

Guadalupe Barragán, maracas

Les *corridos* llaneros relatent des événements de la vie des bandits, de la période coloniale et de l'indépendance. La rivalité entre conservateurs et libéraux dégénéra en octobre 1899 et embrasa la Colombie jusqu'en 1902. Cette Guerre des Mille Jours fit plus de cent mille victimes. Ce récit est le témoignage partisan d'un célèbre chanteur-compositeur de l'époque, Carlos Encinosa "Cuchuco".



César Padilla

Quand j'étais très petit
À peine né
Né pour être chanteur
Car c'était mon destin,
J'étais né à Puerto Ayacucho¹⁸
Dans une région toute proche.
Je vécus quelques temps
Puis je pris la route
Mon balluchon sur l'épaule,
Comme un pèlerin,
J'arrivai en Colombie
Où je fus baptisé :
Rosita fut ma marraine
et Churión mon parrain.
En traversant le bas Apure
Je rencontraï Florentino¹⁹
Et c'est lui qui m'apprit
Comment raconter un corrido.
Je viens du Casanare
Une région plaisante des Llanos
Que Bolívar a traversée
Avec ses meilleurs hommes,
Sur sa route vers les montagnes
Où il cherchait l'ennemi,
Pour libérer le pays
Qui avait été envahi
Par tous les Espagnols
De Juan Sámano et Morillo.
Le Général Santander
Son meilleur ami

Lui prêtait main forte,
Il lui offrait son soutien,
Et c'est lui qui rédigea les lois
Qui sont dans les livres.
Depuis lors, ici
Il y a deux partis :
Les messieurs conservateurs
Sont très offensés,
Ils ont eu beaucoup de pouvoir
Ils ont dirigé pendant un demi-siècle,
Ils commandaient avec autorité
N'ayant pas d'adversaires,
Ils commandèrent des années et des années
Et vint le moment où,
À la fin, ils furent
Soudain tous battus.

Ils perdirent les élections
Et se jetèrent à corps perdu
Dans la guerre des Mille jours.
Je n'étais pas encore né
Mais mon père vivait alors
C'était un Llanero aguerrí,
Il dut prendre les armes
Pour défendre le parti.
Ils tuèrent des hommes valeureux
Et épargnèrent des bandits,
Ils tuèrent Uribe Uribe²⁰
Un homme bien connu
Et en mil neuf cent trente

18. Au Venezuela.

19. Chanteur llanero légendaire qui a combattu le Diable avec ses vers et l'a vaincu.

20. Rafael Uribe Uribe, journaliste, avocat et homme politique, assassiné en 1914.

*Mon parti revint à la vie,
Le docteur Olaya Herrera²¹
Descendit du ciel,
Pour être un bon guatecano²²
Choisi parmi les meilleurs.
Avec toute sa bravoure
Il s'engagea,
Il eut à payer la dette
Aux Etats-Unis,
Tout l'or de Colombie
Qu'ils purent rassembler
Les bracelets des femmes,*

*Les montres, les bagues,
Les boucles d'oreilles et les broches,
Tout ce qu'ils trouvaient.
Et les pauvres libéraux
Se lamentaient
Car ils devaient payer
Ce que les autres avaient mangé.
Adieu jolies filles
Là-dessus je m'en vais
Que vive la belle union
Et vive mon parti !*

13. MANGO VERDE (pasaje – trad.)

Carlos Cordero y Gregorio Flórez, chant
Luis Oliverio Pan, bandola
José ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

Ce *pasaje* traditionnel, plein d'une sagesse délicate, est construit sur des rimes et des assonances e-o. Un autre instrument indispensable dans la musique llanera sont les maracas, indubitablement d'origine indigène, fabriquées avec une gourde ou une noix de coco, un manche en cèdre, et remplies de graines de canne d'Inde (*canna indica*) ou d'autres plantes de la savane. Elles accompagnent toujours de leur rythme les *golpes* et les *pasajes*.



Carlos Cordero et Luis Oliverio Pan

21. Enrique Olaya Herrera, il fut président de la république de 1930 à 1934 et marqua le pays par de nombreuses réformes.

22. Natif de Guateque dans le département du Boyacá.

Carlos Cordero :
*S'il veulent connaître mon nom
Je dirai en chantant
Que je suis un nègre,
Le nègre Carlos Cordero.*

Gregorio Flórez :
*Va t'en, Avril, arrive, Mai
Disent les gens de Candelaria
Pour seller de bons chevaux
Sans que cela ne leur coûte un sou.*

Carlos Cordero :
*Je n'aime pas les pasajes
Car je ne suis pas un joueur de pasaje
J'aime les pajarillos
Car je suis un joueur de pajarillo*

Gregorio Flórez :
*Ma mère me mit au monde
Dans un nid de fourmis champignonnistes,
Quand vint la sage-femme
J'étais un beau garçon déjà noceur.*

Carlos Cordero :
*Ma belle se coiffe
Le vent emporte ses cheveux.
Épervier, qui sortira
Les attraper ?*

Gregorio Flórez :
*La raison pour laquelle j'aime
Seller un poulain sauvage
C'est que quand il marche
Il ne bouscule pas le matériel.*

Carlos Cordero :
*Si tu veux un cheval
Ton ami possède un herbage,
Il a un cheval gris, il a un cheval alezan,
Il a un pinto brun,
Et le cheval qui marche
Est un pinto alezan brûlé.*

Gregorio Flórez :
*Je suis un blessé qui ne saigne pas,
Je suis un poignard sans acier,
Je suis celui qui souffre à en mourir,
Je suis celui qui souffre, et meurt.*

Carlos Cordero :
*Personne ne sait
Que je suis un vantard
Car personne n'a vu
Ce que je ne peux pas faire.*

Gregorio Flórez :
*Quelle malédiction :
Aimer, recevoir, chérir,
Il aurait mieux valu
Qu'on me mette dans un manège ;
Je suis libéral de nature
Et je meurs pour mon parti.*

Carlos Cordero :
*Combien sont-ils à penser
Que je m'endors pendant l'amour,
Alors que quand je crois en avoir une
J'en tiens deux à mon hameçon.*

Gregorio Flórez :
*C'est la faute de mon père
Si je suis un tel noceur,*

*Même s'il vint me sortir des bals
Sans chemise ni chapeau.*

Carlos Cordero :
*Je ne veux pas être un bourricot,
Ni un couteau de cuisine,
Ni une chaussure de danse
Car ils me font toucher le sol.*

14. POMPEYO Y DON DOMINGO (pajarillo)

Paroles, Querubín Rivera
Joaquín Rivera, chant
José Ortíz, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

Une caractéristique du *corrido* est le souci de précision qu'il impose. Il ne suffit pas de dire "J'ai vu", "J'y étais", il faut être précis, apporter des détails, des dates, des lieux comme c'est le cas ici. Ce *corrido* est chanté sur un rythme de *pajarillo*. Avec ses quatre mesures en cercle harmonique dans le mode mineur et sa grande force d'expression, le *pajarillo* est sans doute le plus difficile des *golpes llaneros*.

*Je vais raconter l'histoire
De Pompeyo et de Don Domingo.
Dans les savanes de Matelión
Il y avait un terrain en ruines
Aux mains de Don Pompeyo
Qui l'avait pris à Don Domingo ;*



Joaquín Rivera

*Domingo était un vieil homme
Mais il était prévoyant,
Il y fit construire une maison
Pour devenir son voisin.
Pour statuer sur ce problème,*

Une commission d'enquête est venue,
Il y avait le commissaire de La Paz,
Son secrétaire Virgilio,
L'avocat de Pompeyo
L'avocat général, avec des livres,
Don Ramón Parada,
Castillo arriva de Garzas.
Et le 19 mars
Cette commission se rendit
Les uns à Boquerones,
D'autres à El Peligro.
Viande grillée à la llanera,
Boissons, bonnes cigarettes,
Et le 20 au matin
Ils partirent
Les uns sur des mules,
Les autres sur de bons chevaux.
Ils traversèrent le canyon de Garzas
Par le Frente del Peligro,
Et approchèrent
De la maison de Don Domingo.
En arrivant
Ils burent un coup de vin.
Chacun entra
Mais Castillo resta dehors
Se disant avec Don Pompeyo
La famille et les amis
"Restons unis
Pour résister à Domingo",
Puis ils se remirent en marche
Cherchèrent un autre chemin
Et tous arrivèrent en même temps
Au terrain del Peligro.
Ils commencèrent à discuter

D'une voix forte et sur un ton agressif,
Ils commencèrent à discuter
Don Salvador et Domingo
Et ils s'échauffèrent
À cause du vin.
Domingo excédé
Marcha vers lui
Attrapa sa mule par le mors
Qu'il secoua,
Puis sur les omoplates
Il lui donna un coup,
Et s'adressant à lui
Comme à un ennemi :
"Tu es le plus grand filou
Que j'ai connu dans ma vie".

Sans même enlever ses éperons
Castillo mit pied à terre
L'empoigna par une jambe
Et Domingo tomba à terre.
Puis il lui sauta dessus
Comme si c'était un bouvillon
Mais Demetrio s'interposa,
Un ami de Castillo :
"Mon ami, oublie tout cela
Ne démolis pas Don Domingo".
Alors Salvador lui répondit
Doucement
"Je me croyais dans ma ferme
en train de terrasser un jeune taureau".
Il remonta sur sa mule
Plus effarouché qu'un Guahibo²³,

23. Amérindiens vivant notamment au Casanare.

*Il quitta son compagnon
Et tous ses amis,
Et partit pour Punta de Garza
Sans même regarder la piste.
Sa femme l'accueillit
À bras ouverts
Devant le portail de l'enclos à bétail
Il lui dit, comme ça :
"Je suis très préoccupé
Car je me suis battu avec Domingo
Je ne sais si c'est mon imagination
Mais j'ai entendu quatre coups,
Je me suis retourné pour regarder derrière
Et n'ai vu aucun ennemi.
Mon pantalon est mouillé,
Je sens mauvais."
À la porte de la maison*

*Castillo cria trois fois
"Je vais faire mon testament.
Maintenant que j'ai des ennemis
Ce qui ne me garde pas en vie
Tient dans une barbichette,
Je vais aller prendre un bain
Courir me chercher des guenilles.
Vite, Cipriana mon amour,
L'ennemi arrive
Et dans un arbre rouge
J'ai oublié mon couteau".
Nous en arrivons, Messieurs,
À la fin de ce corrido.
J'en suis le compositeur,
Un poète bien connu,
Voilà, j'en ai terminé.
Adieu Salvador Castillo.*

15. YO SOY LA ESTAMPA DEL LLANO (corrido)

Dolly Salcedo, paroles et chant
Manuel Antonio Sánchez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

Ce *corrido* est particulièrement émouvant car il a été composé et il est interprété par Dolly Salcedo, la propre fille de Guadalupe Salcedo, célèbre héros des Llanos. Elle y parle de son expérience personnelle, offre une vision intime, à la fois lyrique et épique, de la mort de son père, du courage de sa mère et de son enfance orpheline.



Dolly Salcedo

La combinaison remarquable de ces éléments, l'utilisation capricieuse des temps verbaux, les contrastes et les répétitions emphatiques montrent la vitalité de ce style de composition.

*Je suis l'image des Llanos
Et ici ils m'ont peinte
En train de chanter un joropo à pleine voix
Au pied de la arpa tramada²⁴
De ce groupe, Guadalupe,
Qui m'accompagne.
Avec cette vaillance llanera
Ils ont proclamé ses exploits
Les petits-enfants de Guadalupe,
Célèbre dans les Llanos
Et toute la Colombie
Ce fut une légende vivante,
Un homme qui combattit et mourut
Pour sa fierté de Llanero.
Le peuple aujourd'hui le pleure
Ainsi que ses partisans,
Quant à ses adversaires
Ils rient de leurs canailleries.
Il laissa sa petite hacienda
À deux étrangers
Dont je ne dirai pas les noms
Car ça n'en vaut pas la peine ;
Sa mère, dans son vieux ranch
Ne supportait plus son absence.
Ma mère dans son fauteuil
Pleure désespérément*

*En voyant combien l'injustice
De ce gouvernement a effacé
La mémoire d'un homme
D'une si grande intelligence.
S'il était encore en vie,
La paix aurait été vite signée
Car un homme avec [quelque chose dans] le
pantalon
Voilà ce qui nous manque ici !*



*C'était Guadalupe Salcedo
Cet homme célèbre
Et celui qui ne connaît pas son histoire
Ne sait rien des Llanos.
Dans la bouche des chanteurs
Chaque jour elle se répand
Et tous ceux qui viennent d'ailleurs
S'arrêtent pour l'écouter.
Et maintenant voici que sa fille
Chante avec toute son inspiration
Racontant cet événement
Des jours anciens,
Quand le gouvernement perfide
Jouait de mauvais tours.
La Colombie est restée en deuil
Et bien mal représentée ;
Pendant que je suis heureuse
De chanter à travers la savane
Ce littoral llanero
Et tout ce plat pays,
Qui m'a vue naître
Et grandir*

24. Autre appellation de la arpa llanera dont les 32 cordes parallèles rappellent la trame d'un métier à tisser.

*Sans la chaleur de mon père
Qui me manque beaucoup.
Ma mère m'a donné du courage,
Cette femme des Llanos m'a appris
Comment ligoter les veaux,
Qui allaite le soir,
Comment dételer le bœuf
Qui m'a transportée,*

*Et sur un jeune mustang
Je faisais mon travail quotidien.
Voilà les jouets
De mon enfance,
Mais je ne les perdais pas
Car j'avais l'habitude
De conserver résolument
Ce que la terre me donnait.*

16. CONTRAPUNTEO (hijo de la guacharaca – trad.)

Orlando Vega & Villamil Torres, chant
Pedro Flórez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
William Mojica, maracas
Rubén Darío Rondón, basse

Le contrapunteo est une joute poétique. Celui-ci est connu sous le titre *Vamos contar mentiras* (Nous allons dire des mensonges) ou *Le corrido des mensonges*. Les chanteurs doivent parfaitement maîtriser le style afin de le respecter tout au long de leur improvisation. Dans chaque quatrain seuls riment le deuxième et le quatrième vers. Les quatrains sont reliés par les expressions “*Si tu as vu...*” et

“*Moi j'ai vu...*”, ce qui permet aux chanteurs de rester dans cet univers fantaisiste, très prisé des Llaneros, qui renvoie aux traditions médiévales de l'inversion du monde. Ce *contrapunteo* est chanté sur un *golpe* appelé *el Hijo de la Guacharaca*.

Orlando Vega :
*Maintenant que nous sommes ici
Nous allons chanter des mensonges
J'ai vu voler un bœuf
Avec cent charrettes au-dessus de lui.*

Villamil Torres :
*Si toi tu as vu voler un bœuf
Moi j'ai vu un lapin
Conduire trois cents taureaux
Avec une petite badine de cuir.*

Orlando Vega :
*Si tu as vu un lapin
Moi j'ai vu un agouti cendré
Faire pâître mille bouvillons
Dans les plaines d'Atature.*



Orlando Vega

Villamil Torres :

*Si tu as vu cet agouti cendré
Moi j'ai vu un chien fou
Traverser la rivière Cusiana
Avec cent charges de jojoto²⁵.*

Orlando Vega :

*Si tu as vu ce chien fou
Moi j'ai vu un paca²⁶
Apprendre la géographie
Pour savoir dresser une carte.*

Villamil Torres :

*Si tu as vu ce paca
Moi j'ai vu une souris
Donner des baisers à un chat
Avec tout son cœur.*

Orlando Vega :

*Si tu as vu ce chat
Moi j'ai vu un jabiru²⁷
Avec une paire de bas
Et des chaussures à talons.*

Villamil Torres :

*Si tu as vraiment vu ce jabiru
J'ai vu un taureau blanc
Embrasser le tigre
Avec lequel il bavardait.*

Orlando Vega :

*Si tu as vu ce taureau
Moi j'ai vu un caïman
Jouer avec un chien
Comme n'importe quel animal.*

Villamil Torres :

*Et si tu as vu ce caïman
Moi j'ai vu un renard
Caresser des poules
Et leur donner des bisous.*

Orlando Vega :

*Si tu as vu ce vieux renard
Moi j'ai vu un épervier
Parler à un petit oiseau
Au ranch du Boral.*

Villamil Torres :

*Si tu as vu l'épervier
Moi j'ai vu une araignée
Qui portait sur ses épaules
Quarante charges de canne à sucre.*

Orlando Vega :

*Cette araignée, c'est rien
À côté de ce moustique
Qui a enfourché un chien famélique
Pour faire le tour du monde.*

25. Maïs vert, immature.

26. Petit rongeur, *cuniculus paca*.

27. Sorte de cigogne, *jabiru mycteria*.

17. DÉCIMAS DEL QUEREDOR (corrido – trad.)

Victor Espinel, chant
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gregorio Flórez, maracas

La poésie chantée est toujours au service de l'amour et de l'aimée. Le *corrido* n'y fait pas exception et le récit épique laisse alors la place à une description lyrique des sentiments. Ici Victor Espinel apporte au *Leco o Tañido*, le cri soutenu par lequel commencent les *golpes recios* (*golpe* rudes), une touche très personnelle.

*Belle fleur d'aubergine
À la couleur jaune
Tu es née dans les villages
De mes Llanos bien-aimés,
Tu donnes du prestige à ma terre
Grâce à ta belle apparence.
Je t'offre ce poème
Tel qu'il est, simple et modeste,
Je vais te raconter la triste histoire
Je vais te dire quel fut mon cruel destin.
Belle comme l'aurore
Je t'adore,
Et par une après-midi silencieuse,
Pensif et déprimé,
Je pensais à bien des choses
L'absence de l'être aimé.
En improvisant ces vers
J'avais le cœur brisé,
Mon âme vivait*

*D'un soupir à un autre,
Si mon instrument avait pu parler
Il aurait témoigné pour moi.
Mon être était saisi
D'une peine inconnue
Et un sentiment me submergea
Quelque chose d'inimaginable,
Qui me rendit fou
Ou quelque chose comme cela,
Sans savoir ce qu'il m'arrivait
Je ne pouvais garder mon calme.*

*Sans savoir ce qu'il m'arrivait
Je ne pouvais garder mon calme.
Pensant et repensant
Toujours la même pensée,
Cette mémoire immortelle
Était comme un délire,
Car je t'écoutais parler
Et j'en étais enchanté.
Je vais te demander une faveur
Plus grande que tu ne l'aurais voulue,
Que tu me dises oui ou non
Si je serai payé de retour
Si je ne me trompe pas d'amour
Comme un enfant ingénu,
Car je vois en toi
Une femme de prestige.
Je ne jure pas car c'est mal
De prendre Dieu à témoin
Car t'oublier
Est inutile, je le confirme.
Deux choses, femme bien-aimée
Que tu peux faire pour moi*

*De la joie à la souffrance
Tu me plonge dans l'abîme,
D'au-delà ta conscience
Dépend mon destin.
Pour être dans tes mains
J'aimerais être une bague
Et pour te donner des couleurs
J'aimerais être une robe
Pour me cacher derrière mon ombre*

*Ton corps galbé,
Colombe de la savane
Je voudrais être ton nid,
Ton ange gardien
Pour te guider sur le chemin,
Je prendrais soin de toi,
Je t'avertirais des dangers ;
Ce sera mon infortune
Si je ne t'épouse pas.*

18. BAMBA (golpe – trad.)

Dolly Salcedo, Gabriel López, Janeth Espinoza,
Joaquín Hunda, Shery Díaz, Félix Rodríguez, chant
Joaquín Hunda, bandola
Alfonso Hunda, cuatro
Cachi Ortegón, maracas

Du fait de la dispersion de la population et des communications difficiles, il existe peu de divertissements collectifs dans les Llanos. Le principal est la fiesta, *parrando* ou *joropo*, à laquelle chacun prend part, préparant la nourriture et les boissons, dansant, chantant et jouant des instruments. Avant l'arrivée des appareils permettant d'écouter des enregistrements commerciaux, la danse *joropo* alternait avec des jeux comme *La Marisela*, des séquences mimées comme *El Zamuro*, *La Vaca* (plage 10), *El Araquato*, ou les strophes de *La Bamba* qui offraient l'occasion de parler publiquement des amours des uns, des déceptions des autres et de se moquer.

Dolly Salcedo :
*Frijolito, Frijolito,
Turbulent Frijolito
Ne sème pas le trouble partout
Comme tu l'as fait avec mon amoureux.*

Gabriel López :
*Je suis venu de si loin
À pied dans la broussaille
Juste pour te voir,
Toi la négresse apaisante.*

Janeth Espinoza :
*Yeux de velours,
Bouche de marjolaine,
Il est vrai que nous nous aimions
Un peu, mais avec appétit.*

Joaquín Hunda :
*Ils disent que la terre noire
Donne un beau fruit
Mon amour a ensemencé
Une couleur brune.*

Shery Díaz :

J'ai semé du corail²⁸

Pour voir comment il pousserait,

À sa naissance il était aussi joli

Que tes lèvres.

Félix Rodríguez :

Je suis venu de loin

En prenant des risques

Juste pour te voir,

Ma jolie colombe blanche.

Dolly Salcedo :

Je suis la moitié d'orange

Et tu es l'orange toute entière,

Je suis le bouton de rose,

Mais pas pour n'importe qui.

Gabriel López :

Je ne suis pas un ara,

Ni une perruche ou un perroquet,

Ton mépris pour moi

Je le déplore, mais je n'en pleure pas.

Janeth Espinoza :

J'ai planté des roses dans mon patio

Dans ton patio poussent des œillets,

Comment veux-tu que je t'aime,

Maître de tant de femmes ?

Joaquín Hunda :

Je ne veux pas d'écharpe de soie

Ni de fil rouge brillant

Je n'en veux pas car pour ton amour

Quelque fanfaron me tuera.

Shery Díaz :

D'ici, je te surveille

Pour un grain de riz

Et je commence à réaliser

Que nous nous aimons.

Félix Rodríguez :

L'eau coule de mes yeux

Enveloppés dans du papier,

Ils pleurent des larmes de sang

Pour ce bel œillet.

CACHI ORTEGÓN

28. Paraphrase d'un quatrain d'amour afro-colombien de la région côtière.



On pousse le bétail | Cow punching | Arreo de ganado

Colombia

LLANEROS SONGS OF CASANARE

The Llano is a cultural area that covers parts of both Colombia and Venezuela, bordered by the jungle, the Orinoco River and the Andes mountain range. Its half a million square kilometers of hot, flat savannah, with distinct annual rainy and dry seasons, are the home of two and a half million people, who proudly identify and define themselves as Llaneros.

Its culture is a blend of various ingredients: there is a high percentage of indigenous blood, bringing with it an intimate knowledge of the natural environment and rational use of its resources, a proportion of African blood which decreases as we go from East to West, and a major European colonial influence which is not so much reflected in the institutions, but rather in elements such as animal rearing, the Spanish language and the Catholic religion.

All of these contributions have been decanted, adapted and enriched under the influence of the environment. For three hundred years now, the inhabitants of the Llanos have seen themselves as special people, characterized by freedom, valor and self-sufficiency. As invincible horsemen in their terrain, they played a key role in the fight for

Independence and in many national revolutions, and were often called the "Centuars." These horsemen are not just alone with their horses in the wide open spaces. They have a remedy for their solitude: singing. Starting from the silence that takes on rhythms with the sounds of the breeze of the savannah, singing comes closer with the song of the birds, the trotting of the colt, and the rocking of the hammock. In the distance, on the trail, in the work in the fields, it becomes the call of the goatherder; nearby, in the farmyard, it becomes the song of the milking; in intimate settings, it becomes whispered poetry. In talking it is filled with high-pitched voices, singular accents, sonorous words and melodic intonations. For a couple, it becomes a serenade, a love song or an intoxicating *pasaje*. In community it can take various courses: it becomes a rite at funeral wakes, sung prayers and rosaries; or it turns into a celebration, *parrando... joropo*; or it becomes a contest in *contrapunteo* (verbal jousting), or narration in a *corrido*; or it becomes dancing, playing and enjoyment. In singing, the Llaneros come home to their land, their people, their wives and their souls.

The singing is not alone either: its companions are the stringed instruments of Spanish origin duly “Llanerized”, the *cuatro*, the *bandola*, the guitar and the harp, accompanied and rhythmized by the maracas from indigenous sources. Its musical and poetic forms are an amalgam of multiple and little-studied influences, including waltzes and *fandangos*, llanero and ballad singing, African polyrhythms and *décima espinela* (10 line verses). The joy of the Andalusian grandfather, the melancholy of the Guahiba grandmother, the strength of the black grandmother and the pride of the Castilian grandfather all emerge in the singularity of its spirit.

The shepherd of the boundless spaces was born full of music.

Until the middle of the last century, the Colombian Llano acted as an internal border area with few interventions, sparsely populated, almost devoid of means of communication and exclusively devoted to livestock rearing. But since then, the pull of the capital and mass culture have been encroaching on traditional life.

In Casanare, the successful dissemination of a *joropo* based on harp music and Venezuelan performers, composers and singers, took the place of the so-called “string music”, played with guitars and *bandolas*, leading to the meeting of a whole new generation with an instrument that had been almost completely forgotten, the harp. This led to professionalization in music and changed the forms of

transmission of musical knowledge, and imposed as valid – for performances, festivals, teaching and recordings – a model that represented only the Venezuelan Llanero musical language, leaving by the wayside immensely valuable forms.

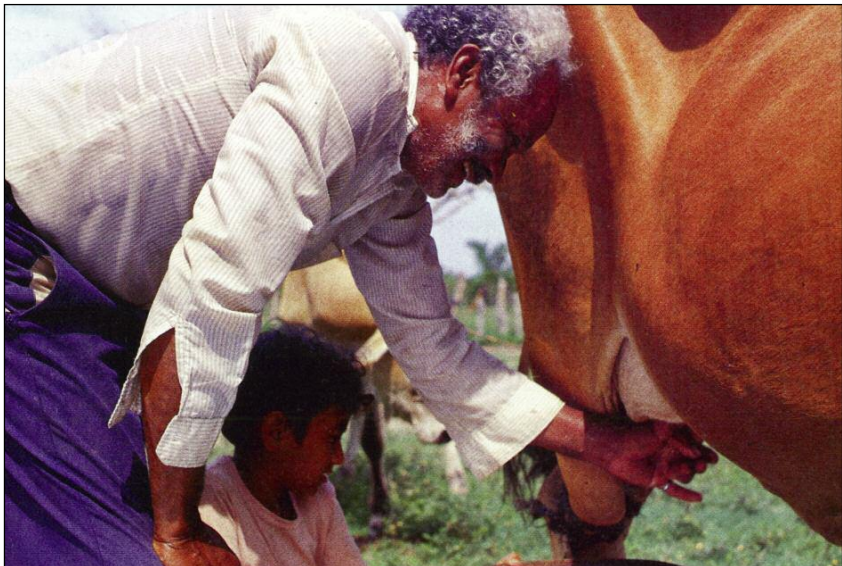
However, some enclaves, like the Municipality of Maní, have preserved their musical tradition and sometimes whole communities simply reconcile it with the harp *joropo*, finding a common substrate for it. In this way, and with no contradiction, there was assimilation with a musical expression that was better prepared to compete in the commercial distribution channels.

In this way, the local media keep the music playing, festivals revitalize creative activity and performance, the *parrandos* and dancing have been turned into massive shows, winning over Andean territories in Colombia and reigning throughout Venezuela, creating a movement which on the one hand seeks and takes advantage of the commercial possibilities and on the other hand explores the creative possibilities.

This compilation presents the diversity of the musical tradition and its function in a community. It is not music known only to a few elderly people, on the point of being forgotten, this is living music, played and sung by men and women of all ages. There is nothing forced, imposed or false here. It is their way of playing and singing. It is the music of Casanare.

Our culture is not one of construction and monuments; its masterpiece is its music. In this oral tradition pastoral society, music has allowed for the maintaining of multiple internal codes, mythical visions, languages of conquest, ways of being and thinking, forms of telling stories and manners of speaking. It is a primordial source of self-know-

ledge and an essential factor for social cohesion. Today, at a time when the Llano and its activities are changing rapidly – with a brutal acceleration as of 1980, due to violence, oil, and agro-industry - this musical monument reflects the savage beauty of a people that are displaying cultural resistance and that do not want to cease to be.



Pedro Flórez milking a cow

1. CANTOS DE TRABAJO

Work songs constitute a common heritage among all of the pastoral peoples of the world who use them to calm down their livestock. In the Llanos, its most characteristic forms are the milking and *cabrestero*¹ songs.

They have been studied since the 18th century, but have fallen into a sad state of disuse in the savannah. Nonetheless, their musical forms remain a source of inspiration for musicians and composers.

They are independent verses sung a cappella, combined with multiple cries, whistles, interjections, etc. The melodies are free, depending only on the inspiration of each singer.

a) Songs of *cabrestero*

Pedro Flórez:

*I am the one who goes
At the head [of the herd]
To listen to the forríos²
On the horse of the cabrestero.*

Tirso Delgado:

*I don't want him to go to mass,
Nor that he go out,
I don't want you to drink wine,
Where men drink it.*

Alfonso Niño:

*Line up, noisy cattle
And forget your savannah;
For the horse, the leg,
For the fierce bull, the wool poncho.*

Orlando "Cholo" Valderrama:

*The moon said to the river
That it should not drown the evening star
Because the seven goats³
Are awaiting an "I love you".*

b) Milking songs

Tirso Delgado:

*The otter and Resedad
Went out together
But it doesn't seem to me
That one came and the other didn't.*

Pedro Florez:

*I am the one who goes
From the living room to the kitchen
Who in his beak carries flowers
And in his wings, carnations.*

Orlando "Cholo" Valderrama:

*O morning, morning,
That comes together with the dawn
With your pure and fresh breeze
Swaying the branches of the royal palms.*

1. Cowherd riding a horse who sings and whistles to lead and guide the herd.

2. Noise that horses make while grazing.

3. The Pleiades star cluster.

4. *Lontra longicaudus*.

2. COPLAS POR ANA (corrido – trad.)

Gregorio Flórez, vocals
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gildardo Aguirre, maracas

The Llanero *corrido* has three distinct sources: the medieval romance, the adaptation and development of old European themes, and the *jácaras*⁵, *décimas*⁶ and other mixed verses.

First, the main rhyme is chosen – here “ana” – then, on distinct themes, series of four, six, ten or more verses are built, mixing old Spanish songs with Llanero lyrics.

*I have a hollow head
Like a wine skin
I make a tower of my chest,
Of my voice, a bell,
In my country and outside of it
I do what I want;
When I was in Parroquia?
A local woman said to me:
“Look, you are black, ugly
And your blood, so light,
I want to have you for
Twenty-four hours in my bed”.
Even singing disgusts me
Like the wool shirt,*

*It disgusts me like
Love affairs with a first cousin.
Girl, move away from the door
Let me give you the sun light,
If you are a huntress
Go out in the morning
With the gleam of the sun light
The iguanas warm themselves;
Come here, up against me, boss
To give a pole to this iguana
To have him look for the cave
Where her mother gave birth to her.
With a smiling face
I deceive a beautiful woman
I give four pesos to Rosa,
I give four pesos to Juana,
Four to sleep with her,
Four to satisfy my desire.*

*My first love
Was a woman from El Cusiana
I put my hand on her breast
I took out a load of wool,
Thirty blankets
And forty bedspreads;
I take her, I take her
To sleep in the savannah
In the morning I take her as well
I like this too,
And if not, I will leave her there
With my poncho on her back.*

5. A type of humorous and facetious ballad.

6. Verses of ten lines on lyrical, moral, social themes.

7. Former name of Trinidad, town of Casanare.

8. Eastern region of Venezuela.

*I swore an oath
Not to return to Guayana
Because they are gathering people
For the veteran forces.*



Gregorio Flórez

3. CARACOLAS (pasaje – trad.)

Ricaurte Rodríguez & Víctor Espinel, vocals
Gabriel López, bandola
Reinaldo Avella, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

Singing by “letters”, in this case the assonance *á-ar-as*, was the usual form of *contrapunteo* at the *parrandos* and evening festivities. To the music of a traditional *golpe* or *pasaje*, such as *Los Caracoles*, the singers demonstrated, more than their capacity for improvisation, their immense repertoire of verses for a given rhyme and their ability to remember them and to sing them at the right time. It was said then that the singers “had many lyrics.”

The sequences are of four, six or eight lines, including repetitions, tags and refrains.

Ricaurte Rodríguez (*speaking of a woman*):
*I will take her away, I will take her away,
Because I came to take her away
And let he who gives himself the right,
Come take her away from me in turn
To give him five hundred pistol shots
And five hundred punches.*

Víctor Espinel:
*Saddling up my horse,
She started to cry
And I, crying with her,
Took off the saddle.*

Ricaurte Rodríguez:

*They tell me not to cry,
So I won't do it
I only have one life
And they want to take it away from me,
This thought
It made me think.*

Víctor Espinel:

*The one who stole the big mortar,
Or the grinding stone
Shouldn't be said to be a thief
But rather that he would make a good porter.*

Ricaurte Rodríguez:

*The bandola and the maraca,
Don't let me get fat
Captivated by the pleasure in singing,
When I am ready to finish,
I say farewell and I take my leave,
Farewell and nothing more.*

Víctor Espinel:

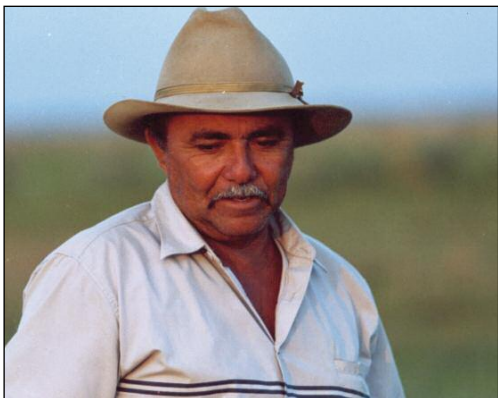
*From the tortoise, the eggs,
From the iguana, the dewlap,
From the horse, the race,
From the bull, the goring,
From the woman, tenderness,
And from man, friendship,
I am friend of men,
Backwards and forwards.*

Ricaurte Rodríguez:

*Ask him to verify,
Ask him for the truth
If the green banana stains,
[The time] has come to cut [the recording],
With this pleasure that I sing
When I am coming to the end.*

Víctor Espinel:

*Listen to me Chiribico,
How are you?
I couldn't come yesterday
I couldn't take out the bait
...*



Victor Espinel

4. EL SOLDADO OBEDIENTE / LOS LLANOS RESISTENTES (corrido – trad.)

Victor Espinel, vocals
Ricaurte Rodríguez, bandolón
Reinaldo Avelloa, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

The violence that shook the Llanos between 1948 and 1953 and its impact led to major resistance in the Llanero community. Guerrilla units were formed to resist the aggression of the Government. The resistance was also cultural; many *corridos chusmeros* tell of the events of the war, illustrating the mentalities and the general feeling. Singing has a communication and cohesion function in the Llanos.

El soldado obediente is very well-known in Casanare. Several versions have been recorded, and we find fragments from it in commercial recordings. Some people attribute its authorship to Guadalupe Salcedo, the hero of the Llanero “revolution”.

The *corrido* voice corresponds here not just to the composition style but also to another musical form of the *joropo*. The accompaniment is provided by the *bandolón*, a type of guitar with four double strings.

*Today I am going to record
As an obedient soldier
I improvise my songs
Based on my mental state,
I have studied very little*

*But I am intelligent,
Persecuted by the government
But with nothing pending.
The Llano revolution,
This is it:
It is composed of one thousand men,
A captain and a lieutenant,
Medical doctors
And their kind nurses,
Experts in the field
With much experience,
A colonel with good judgment
The right man for the job
Who leads the movement
And his science,
To fight in the Llano
A fierce struggle.*

*All of the desires are
That the war break out,
To fight hand to hand
And not kill innocent people,
Oh poor creature!
An innocent little child
Over there, suffering
According to what the current law indicates,
I live calmly however
I don't argue with my fate,
Frolicking in Casanare,
Armed to the teeth,
In Casanare I was
The perfect man,
I mounted good horses
Like a bold rider*

*And I smoked the best
Like good cigarettes,
I also had women
And my glasses of liquor,
And when I went to the villages
They gave me a good snack
Because pleasure is very important,
This is the charm of living,
Seeing the troops arrive,
Fighting on the front,*

*Symbol of that freedom
Which we keep in force,
That a soldier of the chusma⁹
Can fight against seven
When the machine gun is heard
That is when you charge ahead,
This is the end of the corrido
The real story
Of the talent of a Llanero
Who fought steadfastly.*

5. PERRO DE AGUA (golpe – trad.)

Gabriel López, vocals and bandola
Reinaldo Avella, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

El Perro de Agua is one the oldest Llanero musical forms; with its four measures it is in the category of the *golpes*. *Perro de agua* is the Llanero name for the giant otter, *Pteronura brasiliensis*, whose warning cry, “jau, jau”, is sung as a curious form of accompaniment.

*If the giant otter bites me
I will go to the river to die,
That's what the people are saying
The giant otter has bitten me.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

Gabriel López



9. Literally: riffraff. This was the name given to the Llanero guerrillas.

*The giant otter is dead
Over there, in the ravine,
I didn't see him die,
But I saw the vultures.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*The giant otter died
There, in the ravine,
I didn't see him die
But I saw his skeleton
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

6. AQUÍ ME PARO A CANTAR (zumba que zumba – trad.)

Gregorio Flórez, vocals
Luis Oliverio Pan, bandola
José Ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

El Zumba que Zumba is the ideal *golpe* for giving free rein to the verses. Today, it is among the ones most frequently used in improvisation competitions. Gregorio Flórez, “Cholagogue”, excels here, mixing free verses with a fragment of a *corrido chusmero: Liberales de Colombia*. Moreover, he sometimes starts singing in the last measures of *Zumba que Zumba*. This freedom of the Llanero singer has been limited by today's performance dogma.

*Here I will stop singing
At the foot of this guitarrón*

*If the giant otter bites me
I will go down into the canyon to die,
That's what they say
The giant otter wounded me.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*The giant otter bit me
On the palm of my hand,
If they don't believe me
Let them look at the blood spurting.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Which has its string outside,
And the sound inside.
I am like corn flour
You can make a lot from a little
I am like brandy
Which becomes better with age,
Buy from me what I am selling you
Some valuable farms;
A ruby, an emerald,
Painful sorrows,
It is my heart suffering
Under your balcony;
Yesterday I came by your house
And you threw a lemon at me.
Don't be so haughty
[Here is] a valuable garanty,
Look at the highest tree
The wind knocks down its flowers,
The leaves of the fallen tree
Are the playthings of the wind.
I will not say a word*

*If I don't hold the position,
Who has seen a macaque at mass,
A howler monkey in a parade,
Who saw the cook
Dancing with a belt,
A niguatoso¹⁰ dancing,
A drunkard in a bonfire,
The work of a lazy person
In the house of a hard-working person
And a carousing woman
With a crybaby man.
From the hen like
The breast and the wing,
From pretty women
The auricles.
For I don't have a boat in the water,
Nor a bullock in Tocarón,
But I have a black woman
Who has a sick heart.
From here I see
The little hem of your nightgown,
My mouth waters,
My heart throbs,
My pancreas jumps
Like a colt.*

*After going up to heaven
On the last step
I remembered that I had left
A topocho banana in the oven,*

*A topocho costs a lot
Such is the situation.
I am tired of asking,
I can't find anyone who will agree with me:
How to pull a mule,
How to pull a colt,
How to put on a rope
Around the neck of a suckling calf.
For the bull it is the rope,
For the horse, the prayer,
For pretty women
A clear language.
Near the bank, the catfish nibbles
In the middle, a laulao catfish¹¹
And the idiot cannot strike it
He tried fishing in the fish shoal,
He tried throwing the hook
Towards the mouth of the laulao catfish
The idiot dissolves
Like a bar of soap.
With the wife of the idiot
You can catch a hornet,
I have a fighting cock in the agave
Jiro, pinto, marañón¹²,
What he doesn't do with the spur
He does with his large wing.
If children turn out bad
It's their parents' fault,
The leader Eduardo Martínez
They killed him treacherously*

10. A man suffering from trombiculidosis, an illness caused by parasites which affects the feet.

11. Large catfish, *Brachyplatystoma Vaillantii*.

12. Three types of plumage of fighting cocks.

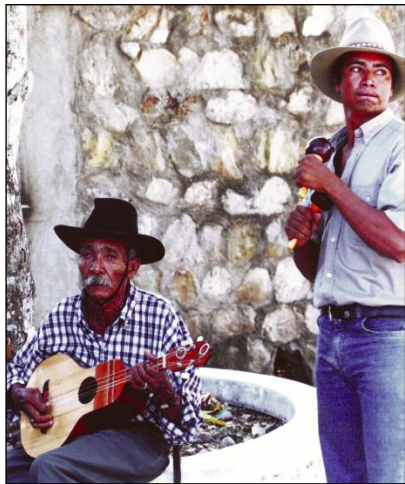
*In the savannahs of Arauca,
From the vibrant Arauca,
This Don Santos Parales
Was the one of the criminals;
This headman Parales
Made a mistake
He thought he could swallow the marshmallow
But it turned into soap;
For playing he-man
He even lost his lust,
And to save his life*

*He was sent by airplane
To a special clinic
Where there was the best doctor,
Now he's missing something
In his pants:
Both legs cut off
Due to the operation.
Today he is a man on crutches
A scoundrel horse dealer,
Open your eyes, Tomás Jara
Stop being a servile toad.*

7. TRES CAÑOS (pasaje - trad.)

Héctor Julio Belisario, vocals and bandola
Mary Isabel Belisario, cuatro
Gabriel Belisario, maracas

The *pasajes* are musical forms that are slower than the *golpes* and with texts that are more lyrical. In general, each *pasaje* has a single, invariable text. It was not always so, old *pasajes* such as this *Tres Caños* could be sung with different verses. The presence of women playing instruments is not unusual, especially in the case of a family of musicians in which the father sings and plays with his sons and daughters. Mary Isabel Belisario plays the *cuatro*, the instrument that accompanies the lonesome Llanero. This small guitar has four nylon strings which are strummed. They are tuned: A₁, D₂, F#₂, B₁.



*The music makes me sad,
The singing gives me the blues,
I live far from you
In the lonely countryside;
And the man who walks around at night
Knows good and evil,
He knows where the bull bellows,
Where the horse neighs,
He knows when the people
In the neighborhood get up.
I pray to God
And the Virgin of El Rosario
That they don't let me die
Like horses die
Some of whom die from derrengadera¹³
And others die from worms.
I don't shoot at the black-bellied whistling duck¹⁴
In any lagoon
I go to the big pit
To shoot the fulvous whistling duck¹⁵.
I don't like guava*

*That has been pecked at by canaries,
I don't like women
Who have several lovers,
I have to meet her alone
In a private field
To embrace her like a creeper
And to scratch her back.
Today's girls
I take no interest in them
Because they smell like mice
And my cat gets agitated.*



Mary Isabel Belisario

-
13. Equine trypanosomiasis, an illness that causes fatal paralysis.
14. *Dendrosygnia autumnalis*.
15. *Dendrosygnia bicolor*.

8. CHIPOLA CHARTEÑA (golpe – trad.)

Héctor Julio Belisario, bandola

Mary Isabel Belisario, cuatro

Gabriel Belisario, maracas

The Charre is a tributary of the Cusiana, in the center of Casanare. Its banks, and in general the town of Maní, constitute an extraordinary nucleus of conservation of the

Llanero musical tradition, especially in certain families such as the Belisarios, Flórez, Guayabos, Caicedos, Ávilas and Laras.

This is an interpretation of a singular version of a Llanero *golpe* mentioned as of the 19th century, *La Chipola*. The *bandola llanera*, is a small, pear-shaped lute with four nylon strings, played with a plectrum, tuned to A₁-D₁-A₂-E₁.

9. MADRUGADA DE ORDEÑO

These milking songs were recorded in their context, during a morning of milking in the corral of a small farm near Yopal. They are accompanied by phrases, cries, the names of cows, slaps on the rump, traffic noises, the belting of calves, bird songs, the noise of the milk in the recipients and the broken gourd.

Víctor Espinel:

The Little cow Mensajera,

Is a milking cow,

Who fills the gourd

And then goes to feed her calf.

Manuel Sánchez:

I am not an iron post

To which a motor is tied.

Give me the whey

Before the sun leaves me,

Because I will go into the jungle

I am going to be a wood fire

To roast an armadillo¹⁶

To cure my kidneys.

Víctor Espinel:

I loved a Beautiful Woman

And today luck is weighing me down,

To have loved that ungrateful woman

So attentively.

Manuel Sánchez:

It makes me very sad

The woman with the pot belly,

When she says “good morning”

It's the belly that appears.

16. *Dasypodidae novemcinctus.*

Victor Espinel:

*Needle woman, you who embroider
Smooth with silk thread,
Embroider my heart
Gently, so that it doesn't hurt me.*

Manuel Sánchez:

*To love her with disdain
I saw it in the commitment,
Why do they say "yes"
These women who already have a master?*

10. LA VACA (golpe – trad.)

Clemente Mérida, vocals and bandola

Elmer Mérida, cuatro

Victor Espinel, maracas

Like *El Araguato* and *El Zamuro*, *La Vaca* is a piece that alternates with the dancing of the *loropo* in separate couples in the *parrandos*. It accompanies a game of choreography and pantomime in which the woman, pretending to be a cow, charges the man who fights her like a bullfighter, while the singer tells of the various phases of this confrontation.

The cow is mooing

Outside in the yard

Waiting for the Llaneros to come out

And tie her up.

It appeared that she was waltzing,

It appears that she waltzed,

It appeared that he was untying her,

It appears that he untied her,

It appeared that she was charging him,

It appears that she charged him,

It appeared that he was fighting her,

It appears that he fought her.

What does the cow cost?

Four pesos and one cuartillo,

Four pesos I will give him

For the cow and the bullock.

It appeared that she was waltzing,

It appears that she waltzed,

It appeared that he was untying her,

It appears that he untied her,

It appeared that she was charging him,

It appears that she charged him,

It appeared that he was fighting her,

It appears that he fought her.

It appeared that he was catching her by the withers,

It appears that he caught her by the withers,

It seemed like he was knocking her down,

It seems like he knocked her down.

What does the cow cost

Four pesos and half a real,

Four pesos I will give

For the cow and the corral.

It appeared that she was waltzing,

It appears that she waltzed,

It appeared that he was untying her,

It appears that he untied her,

It appeared that she was charging him,

*It appears that she charged him,
It appeared that he was fighting her,
It appears that he fought her.
It appeared that he was breaking her in
It appears that he broke her in
It appeared that was taming her
It appears that he tamed her.*

*The cow, every day,
Her tether breaks
If this cow is not tamed
I will put her up for sale.
It appeared that she was waltzing,
It appears that she waltzed,
It appeared that she was charging him,
It appears that she charged him,
It appeared that he was fighting her,
It appears that he fought her.
It seemed that she was goring him
It seems that she gored him.*

Clemente Mérida





11. EL CORRIDO DE VIGOTH (corrido – trad.)

Lorgio Rodríguez, vocals
Leonardo Álvarez, bandolín
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

This piece is remarkable for its literary construction. The pathos of its images, the excellent use of certain voices, the dramatic unfolding of the action, the dialogues, the historical accuracy of the story, an episode of the 1948-1953 conflict, and its moral make this corrido a memorable piece. One of the characters is Guadalupe Salcedo (photo on the left) which will be more comprehensively presented in the corrido *Yo soy la estampa del Llano* (track 15).



Most of the Llanero *corridos* maintain a single rhyme in the verses throughout their entire text. *El Corrido de Vigoth* begins with double rhymes in the first two quatrains, and then switches to e-o and e-a assonances, without this detracting from its great poetic quality.

For this piece, the *cuatro* and the maracas accompany the *bandolín*, a type of mandolin with four metallic double strings, played with a plectrum, and tuned to G-D-A-E.

*I have the pleasant task
Of telling you a story
Which, according to my poor memory
Is a true story
From start to finish
I will tell you what I remember
Of those who were partying
With the people of my village.
It involved some men
Whose names I don't remember,
They say they were the
Chávez, a Bautista and a Forero,
The fair-skinned Manuel Vargas
And another one who they called Negro;
And I remember the date
When these men came
To the village of Rondón
The birthplace of these gentlemen,
September 21st
I remember it*

*Because they were attacked
By the bullets of the government;
They arrived as day was breaking
The dauntless travelers
But a terrifying fire
Stopped them,
Some of them ran to the river,
Others ran away,
It was here that they took prisoner
The well-know Tiberio
Who had a guest house
And was waiting for the strangers,
He was taken to Corozal
With neither his shirt nor his hat
By the troops of Vigoth
Who were snoring in the country.
Vigoth thought
On a sleepless night
"I think that it is better
To ask for reinforcements"
And at dawn he gave the order
To look for more people
To the others he said
"I have an idea
Whoever wants to
Help me
With weapons in hand
To finish off these people;
By the Lord and the faith
If we are victorious
I will take over as head
Of security in the village,*

*I will be the commander
And you my officers,
Our names will appear
In the military history books,
And in addition to all of this
The government will give us positions
The guerrilla leader was an outlaw”
And his soldiers believed him
Long live the Vigoth battalion!
They shouted in the village,
Vigoth, a clever man,
Appointed some henchmen
To await the arrival of
The government squadron
To tell them of the combat
And to collude with them.*

*But there is a God that foresees
Everything that happens on Earth,
He did not want to allow them
To end his career
And at the end of nine days
Of this fleeting illusion
On a clear night
Bearing memories,
Only the moon was shining
With its yellowish eye,
And with the light of day
And the morning breeze
Came Guadalupe
With his guerrilla troops
Seeking to avenge
The blood of his fellows;
When they saw them enter*

*Marching all in file
In military uniform,
Rifles and bandoleers,
Vigoth came out to greet them
Thinking it was the government troops
With his sweet manner
And his cheerful face.
Guadalupe as the leader
Was the first to greet Vigoth:
“Introduce your crew
I want to get to know them”.
Vigoth, with his voice shaking,
Said to his companions:
“They are our enemies
They have caught us without firing a shot.”
The soldiers surrounded them
Suspicion overcame them
Seeing that they were all wearing
Red ties on their necks.
Guadalupe brought together
The people of the village
So that they see the sentencing
Of Vigoth and his companions;
He put his hand in his bag
And took out the list
And as he was a military man,
He ordered them to tie the hands
Of the seven prisoners,
And they were marched to the river
When they arrived, they stopped them,
Guadalupe spoke to them
He said to them, like a tribunal,
“They ordered me to kill you
That was the order they gave me*

*And the word of a man
Cannot be bought;
If you want to know me,
Who I am and where I come from,
I am the Terror of the Llanos,
I am Guadalupe Salcedo,
And he who is covered with mud
Will know later on what is right".
Fourteen tears were shed
By the seven prisoners
When they saw that they were going to die
In great despair,
With their hands tied
Like sheep,
And that the Casanare River*

*Would be their tomb,
Not a mother, nor a brother,
Nor a true friend,
Who in this moment would speak
A word for them.
This event
Should serve as an example
Because today he who slips up
Will go straight to hell
What is white will be white
And what is black will be black
Glory to God, Glory to the Virgin,
Ave Maria, Jesus I believe
And long live the terror of the Llanos
Don Guadalupe Salcedo!*

12. LA GUERRA DE LOS MIL DÍAS (corrido)

Composition, Carlos Encinosa "Cuchuco"

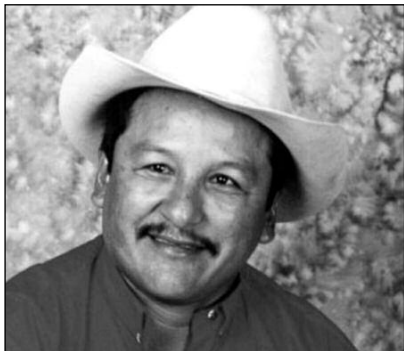
César Padilla, vocals

Leonardo Álvarez, bandolín

Edilberto Humos, cuatro

Guadalupe Barragán, maracas

The Llanero *corridos* speak of the lives of bandits, the colonial period and independence. The rivalry between the conservatives and the liberals degenerated into an armed conflict in October 1899 and spread throughout Colombia. By the time it ended in 1902, it had claimed one hundred thousand victims. The story is a testimony of "Cuchuco", a famous composer and singer of that time.



César Padilla

*When I was very little
Just newly born
Born to be a singer
For this was my destiny,
I was born in Puerto Ayacucho¹⁸
In an area very nearby,
After living for a while
I went out on my way
With my bundle on my shoulder
Like a pilgrim,
I arrived in Colombia
And here I had my baptism:
Rosita was by godmother
And Churión was my godfather.
I went through lower Apure
I met with Florentino¹⁹
And he was the one who taught me
How to tell a corrido.
I am from Casanare
A very entertaining part of the Llanos
Where Bolívar came through
With his best men,
On their way to the mountains
Looking for the enemy,
To free the country
Which has been invaded
By all of the Spaniards
From Juan Sámamo and Morillo.
General Santander
His best friend*

*Came to his aid
And offered his support,
And he was the one who drew up the laws
That are on the books;
Since that time here
There are the two parties:
Conservative gentlemen
They are still very offended
They had a lot of power
They were in charge for half a century,
They commanded with authority
They didn't have enemies,
They were in command for years and years
And the time came when,
In the end, they were
Suddenly all defeated.*

*They lost the elections
And threw themselves wholeheartedly
Into the Thousand Days' War
I wasn't born yet at the time
But my father was alive
He was a hardened Llanero,
He had to take up arms
To defend the party.
They killed good men
And left the bandits alone,
They killed Uribe Uribe²⁰
A well-known man
And in nineteen hundred and thirty*

18. In Venezuela.

19. Legendary Llanero singer who confronted the Devil and defeated him with his verses.

20. Rafael Uribe Uribe was a journalist, a lawyer and a politician. He was murdered in 1914.

*My party came back to life,
Doctor Olaya Herrera²¹
Came from heaven,
To be a good guatemano²²
Chosen from the best
With all of his bravery
He was committed,
He had to pay a debt
To the United States,
All of the Colombian gold
That they were able to collect
Women's bracelets,*

*Watches, rings,
Earrings and brooches,
Everything they found
And the poor liberals
Were lamenting
Because they had to pay
For what the others had eaten.
Farewell pretty girls
With this I take my leave
Long live the beautiful union
And long live my party!*

13. MANGO VERDE (pasaje – trad.)

Carlos Cordero y Gregorio Flórez, vocals
Luis Oliverio Pan, bandola
José ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

This traditional *pasaje* is sung in rhyme with the assonances e-o. We see the quality of the poetry, its delightful wisdom, and the melodies and habits of the singers. Another mandatory instrument in a Llanero music ensemble is the maracas, clearly of indigenous origin, made from a gourd or a coconut, with a cedar handle, and filled with seeds of Indian cane (*canna indica*) or other plants of the savannah. They always accompany and add rhythm to *golpes* and *pasajes*.



Carlos Cordero et Luis Oliverio Pan

21. He was President of Colombia between 1930 and 1934 and he made many reforms.

22. Native of Guatemala in the department of Boyacá, Colombia.

Carlos Cordero:

*If they want to know my name
In singing I will say
That I am a black man,
The black man Carlos Cordero.*

Gregorio Flórez:

*Leave, April, and come in, May
Say the people of Candelaria
To saddle up good horses
Without it costing them money.*

Carlos Cordero:

*I don't like pasajes
Because I am not a pasaje player,
I like pajarillos
Because I am pajarillo player.*

Gregorio Flórez:

*When my mother gave birth to me
It was in an ant hill,
When the midwife came
I was a handsome party animal.*

Carlos Cordero:

*My lady was combing her hair
The wind carries off her hair
Who will go outside, sparrow hawk
To go catch it?*

Gregorio Flórez:

*The reason why I like
Saddling up a wild colt
Is that because when they are walking
They don't shake up the equipment.*

Carlos Cordero:

*If you want to have a horse
Your friend has a pasture,
He has a gray horse, he has chestnut horse,
He has brown pinto,
And the horse that is walking
Chestnut brown pinto.*

Gregorio Flórez:

*I am a wounded person with doesn't bleed,
I am a dagger without steel,
I am the one who dies suffering,
I am the one who, suffering, dies.*

Carlos Cordero:

*No one can say
That I am a braggart
Because no one has seen
What I can't do.*

Gregorio Flórez:

*A curse, when I said
To love, receive and cherish,
It would have been better
That I be put in a whim;
I am liberal by nature
And I die for my party.*

Carlos Cordero:
*How many will not be thinking
That I am sleeping in love,
When I think that I have one
I have two on the hook.*

Gregorio Flórez:
*My father is to blame
That I am such a carouser,*

*Even though he took me out of the dances
With no shirt and no hat.*

Carlos Cordero:
*I don't want to be a pack donkey,
Nor a kitchen knife,
Nor a dancing shoe
Because they make me hit the floor.*

14. POMPEYO Y DON DOMINGO (pajarillo)

Paroles, Querubín Rivera
Joaquín Rivera, vocals
José Ortíz, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

One feature of the *corrido* is the degree of accuracy that is required. It is not enough to say “I saw”, “I was”, it is necessary to be specific, to provide details, dates, times and places as is the case here. This *corrido* is sung in a *pajarillo* rhythm. With its four measures in a harmonic circle in the minor mode and its great expressive strength, the *pajarillo* is probably the most demanding of the Llanero *golpes*.

*I am going to tell a story
Of Pompeyo and Don Domingo
In the savannahs of Matelión
There was a plot of land in ruins
In the hands of Don Pompeyo
Who had taken it from Don Domingo;*



Joaquín Rivera

*Domingo was an old man
But cautious
Who built a house there
To become his neighbor;
To rule on this issue*

*An inspection commission came,
The commissioner of La Paz came,
His secretary Virgilio,
The lawyer of Pompeyo
And the prosecutor with some books,
Don Ramón Parada came,
From Garzas came Castillo;
And on March 19th
This commission went
Some to Boquerones,
Others to El Peligro,
Llanero-style grilled meat,
Good drink and good cigarettes;
And on the 20th in the morning
They made the journey
Some on mules,
Others on slender horses,
They went through the canyon of Garzas
Through the Frente del Peligro,
They went towards
The house of Don Domingo,
When they arrived
They took a swig of wine
Everyone went inside
But Castillo remained outside
Saying to Don Pompeyo
As family and friends
“We must be united
To stand up to Domingo”;
They set out again
And they sought another road
And arriving exactly
At the plot of El Peligro
They started to argue*

*In loud, aggressive tones,
They started to argue
Don Salvador and Domingo
And right there they became worked up
As a result of the wine,
Domingo couldn't stand it
And walked over to him
He took the mule by the bit
And he shook him,
And on the shoulder blades
He gave him a knock,
Said some words to him
As if he were his enemy:
“You are the most thieving man
That I have known in my life”.*

*Without taking off his spurs
Castillo put his feet on the ground
He caught him by one leg
And Domingo fell to the ground
Then he jumped on him
Taking him for a bullock
When Demetrio grabbed him,
A friend of Castillo,
“Friend, forget about all of this
Don't demolish Don Domingo”.
Salvador answered him
With sweet words
“I thought I was at my ranch
Knocking over a young bull”.
He mounted his mule
More timid than a Guajibo²³,*

23. Guahibo, native Americans living in Casanare.

He took leave of his companion
And all of his friends,
He left for Punta de Garza
Without even looking at the trail,
The woman received him
With her arms stretched out
And at the cattle gate
Told him, like that:
“I am very worried
Because I fought with Domingo
I don’t know if it was my imagination
But I heard four shots,
And I turned around to look backward
But I didn’t see any enemy,
My pants are wet,
I smell bad.
At the door of the house

Castillo shouted three times
“I am going to draw up a will
Now I have enemies
What doesn’t keep me alive
Can be held in a goatee,
I’m going to take a bath
Run and find some rags for me,
Hurry, Cipriana my love,
The enemy is coming
And in a red tree
I forgot my knife”.
We are coming, Sirs,
To the end of this corrido
I am the composer
A well-known poet
And here I end the story
And farewell Salvador Castillo.

15. YO SOY LA ESTAMPA DEL LLANO (corrido)

Dolly Salcedo, lyrics and vocals
Manuel Antonio Sánchez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

This *corrido* is very moving: Dolly Salcedo, the daughter of Guadalupe Salcedo, tells of her personal experience, her intimate vision, both lyric and epic, of the death of her father and of her own childhood as an orphan.

The remarkable combination of these elements, the whimsical use of verbal tenses,



Dolly Salcedo

the use of contrasts and repetitions which seek to emphasize, demonstrate the vitality of this composition style.

*I am the picture of the Llanos
And here they painted me
Singing a loud joropo
At the foot of the arpa tramada²⁴
Of this group, Guadalupe
Who accompanied me;
With Llanero bravery
They proclaimed his exploits
The grandchildren of Guadalupe
Who was famous in the Llanos
And throughout Colombia
He was a living legend,
A man who fought and died
For his Llanero pride
Today people cry over his absence
Those who were his partisans
As for his adversaries
They laugh in their crookedness.
He left his little hacienda
With two outsiders
Whose names I won't say
Because it is not worth naming
them;
His mother there on her old ranch
Couldn't bear his absence,
My mother in an armchair
Was crying desperately
Seeing how the injustice*



*Of this government erased
The memory of a man
Of such great intelligence
That if he were still alive
The peace would have been quickly signed
Because a man with [something in his] pants
Is what we are lacking here!*

*He was Guadalupe Salcedo
That man who was famous
And he who does not know his story
Knows nothing about the Llanos,
In the mouths of the singers
Every day it is spread
And all those who come from
elsewhere
Stop to listen to it
And now here his daughter
Singing with all her inspiration
Relating this event
From the old days
When the treacherous govern-
ment
Played dirty tricks,
Colombia was in mourning
And very poorly represented;
However I am happy
Singing across the savannah
This Llanero coast
And all of the flat land,
That saw my birth
And how I grew up*

24. Another name of the *arpa llanera* whose 32 parallel strings reminds of the weft on a weaving loom.

*Without the warmth of my father
Who I miss very much,
My mother gave me valor,
This woman of the Llanos taught me
How to tie up the calves
Who nurse in the evening,
How to loosen the yoked ox
Who transported me,*

*And on a young mustang
I did my daily work;
These were the playthings
Of my childhood
But I didn't lose them
Because I was used to
Holding firmly
What this land gave me.*

16. CONTRAPUNTEO (hijo de la guacharaca – trad.)

Orlando Vega & Villamil Torres, vocals
Pedro Flórez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
William Mojica, maracas
Rubén Darío Rondón, basse

Contrapunteo is poetic jousting between two people singing in alternation. This one is known as “*Vamos contar mentiras*” (We are going to tell lies) or “*The corrido of lies*”. The singers must be very familiar with the style and maintain it throughout their improvisation. In each quatrain, only the second and fourth verses rhyme. The quatrains are linked by the expressions “*if you saw...*” and “*I too*

saw...”, so that the singers can remain in the fantasy realm which the Llaneros appreciate and which reflects the Late Medieval theme of the inversion of the world. This *contrapunteo* is sung on a *golpe* called *el Hijo de la Guacharaca*.

Orlando Vega:
*Now that we are here
We will sing lies
I saw an ox flying
With one hundred wagons above it.*

Villamil Torres:
*And if you saw an ox flying
I saw a rabbit
Leading three hundred bulls
With a small leather stick.*

Orlando Vega:
*If you saw that rabbit
I also saw a black agouti
Grazing a thousand bullocks
In the plains of Atature.*



Orlando Vega

Villamil Torres:
*If you saw that black agouti
I saw a crazy dog
Crossing the River Cusiana
With one hundred loads of jojoto²⁵.*

Orlando Vega:
*If you saw the crazy dog
I saw a lowland paca²⁶
Studying geography
To be able to draw a map.*

Villamil Torres:
*And if you saw that lowland paca
I saw a mouse
Giving kisses to a cat
With all of his heart.*

Orlando Vega:
*And if you saw that cat
I saw a jabiru²⁷
With a pair of stockings
And high-heeled shoes.*

Villamil Torres:
*If you really saw that jabiru
I saw a white bull
Hugging a tiger
Having a lively conversation.*

Orlando Vega:
*If you saw that bull
I saw a caiman
Who was playing with a dog
Like any animal.*

Villamil Torres:
*And if you saw the caiman
I saw a fox
Caressing hens
Giving them many kisses.*

Orlando Vega:
*If you saw that old fox
I saw a sparrow hawk
Speaking to a little bird
At the Boral ranch.*

Villamil Torres:
*If you saw the sparrow hawk
I also saw a spider
Who on his shoulders was carrying
Forty loads of sugar cane.*

Orlando Vega:
*That spider, that was nothing
Alongside the mosquito
That mounted a skinny dog
And took him around the world.*

25. Green corn.

26. Small rodent, *Cuniculus paca*.

27. A type of crane, *Jabirú mycteria*.

17. DÉCIMAS DEL QUEREDOR (corrido – trad.)

Victor Espinel, vocals
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gregorio Flórez, maracas

Sung poetry is always in the service of love and the beloved. The *corrido* is no exception; the epic narration of events gives way to a lyrical description of feelings. In this song Victor Espinel brings a very personal touch to the *Leco o Tañido*, the sustained cry that begins the singing of *golpes recios* (rough *golpes*).

*Beautiful eggplant flower
Of yellow color
You are born in the villages
Of my beloved Llanos,
You bring prestige to my land
With your beautiful appearance;
I offer you this poem
Modest and simple as it is
I will tell you the sad story
I will tell you of my cruel fate
Beautiful like the dawn
I am fond of you;
And, one silent afternoon,
Distressed and pensive,
I was thinking about many things
The absence of a loved one,
Improvising these verses
I was heartbroken,
My soul was living*

*From one breath to the next,
If my instrument could have spoken
It could have been my witness;
My being was seized
By an unknown pain
And a feeling came over me
Something that I can't imagine,
It drove me crazy
Or something like that,
Without knowing what was happening to me
I couldn't stay calm.*

*Without knowing what was happening to me
I couldn't stay calm
Thinking and thinking so much
Always the same thought,
That immortal memory
Was a delirium for me,
Because I listened to you speak
And I was enchanted.
I am going to ask a favor of you
Bigger than you would have wished,
That you tell me yes or no
Whether I could be requited
Whether I am mistaken in my love
With the ingenuousness of a child,
Because I recognize in you
A woman of prestige.
I don't swear, because it is bad
To take God as a witness
Because to forget you
Is useless, I confirm it.
Two things, beloved woman
That you can do for me*

*From happiness to suffering
You throw me into an abyss,
From beyond your consciousness
My fate will depend;
To be in your hands
I would like to be a ring,
And to give you color
I would like to be a dress
To hide under my shadow*

*Your shapely body,
Dove of the savannah
I would like to be your nest,
Your guardian angel
To guide you on the path,
I would watch over you,
Warn you of dangers;
It will be my misfortune
If I don't marry you.*

18. BAMBA (golpe – trad.)

Dolly Salcedo, Gabriel López, Janeth Espinoza,
Joaquín Hunda, Shery Díaz, Félix Rodríguez,
vocals

Joaquín Hunda, bandola
Alfonso Hunda, cuatro
Cachi Ortégón, maracas

There are not that many group entertainment activities in the Llanos due to the dispersion of the population and the difficulties of communication. The main one is the fiesta, the *parrando* or *joropo*, in which everyone takes part, preparing food and drinks, dancing, playing instruments and singing. Before the arrival of sound systems to allow people to listen to commercial Llanero recordings, the *joropo* dance alternated with games such as *La Marisela*, mimed sequences such as *El Zamuro*, *La Vaca* or *El Araguato*, or verses of *La Bamba* which offered the opportunity to publicly announce loves, disappointments and mockery.

Dolly Salcedo:
*Frijolito, Frijolito,
Trouble-making Frijolito,
Don't mess things up
As you did with my lover.*

Gabriel López:
*I have come from so far away
Walking through the brush
Just to see you,
Black woman who takes away sorrows.*

Janeth Espinoza:
*Velvet eyes,
Mouth of marjoram,
It was true that we loved each other
A little bit, but eagerly.*

Joaquín Hunda:
*They say that the black earth
Gives a very beautiful fruit
My love sowed
A brownish color.*

Shery Díaz:
*I sowed coral²⁸
To watch how it would grow,
When born it was as pretty
As your lips.*

Félix Rodríguez:
*I came from far away
Taking risks,
Just to see you,
Beautiful white dove.*

Dolly Salcedo:
*I am the half orange
And you are the whole orange,
I am the rose bud,
But not just for anyone.*

Gabriel López:
*I am not a macaw,
Nor a parakeet nor a parrot,
The contempt that you show towards me
I regret it, but I am not crying.*

Janeth Espinoza:
*On my patio I planted roses
And on your patio there are carnations,
How do you want me to love you,
Master of so many women?*

Joaquín Hunda:
*I don't want a silk scarf
Nor bright red thread
I don't want that because of your love
Some other boaster kills me.*

Shery Díaz:
*Over here I watch you
For a grain of rice
I am starting to realize
That we both love each other.*

Félix Rodríguez:
*Water flows from my eyes
Wrapped in a paper,
Crying tears of blood
For this beautiful carnation.*

CACHI ORTEGÓN

28. This verse is a paraphrase of an african-colombian love copla from the coastal region.



Traversée d'une rivière | Crossing of a river | Paso de río

Colombia

CANTOS LLANEROS EN CASANARE

El Llano es un territorio cultural compartido por Colombia y Venezuela, limitado por la selva, el río Orinoco y la cordillera de Los Andes. En su medio millón de kilómetros cuadrados de sabanas planas, cálidas, con marcadas temporadas anuales de lluvias y sequías, habitan dos millones y medio de personas, identificadas y orgullosamente autodefinidas como Llaneros.

Su cultura mezcla diversos ingredientes: tiene un gran porcentaje de sangre indígena, y por ello un íntimo conocimiento del medio físico y del uso racional de sus recursos; una porción de sangre africana que va diluyendo la impronta de su fortaleza de oriente a occidente; y una gran influencia colonial europea no reflejada en institucionalidad sino en elementos como la ganadería pastoril, el idioma español y la religión católica.

Todos estos aportes se han ido decantando, adaptando y enriqueciendo por la influencia del medio. Desde hace trescientos años se reconoce al habitante de los Llanos como un tipo humano especial, sinónimo de libertad, valor y autosuficiencia. Jinete invencible en su terreno, su participación clave en las luchas de Independencia y en múltiples revoluciones internas, hicieron que

“Centauro” fuera una comparación usual.

Ese jinete no está sólo con su caballo en la inmensidad. No. Él tiene su remedio para la soledad: el canto.

Con el canto se acerca, desde el silencio que va ritmándose con los sonidos de la brisa por la sabana, con los cantos de las aves, con la trocha del potro, con las mecidas del chinchorro. En la lejanía, en el camino, en el trabajo de llano, se hace leco de cabrestero; en la cercanía, en la corraleja, se hace tonada de ordeño; en la intimidad se hace murmullo de verso. En la conversa se llena de voces agudas, dejos singulares, sonoras palabras y entonaciones melodiosas. En pareja se vuelve serenata, copla enamorada o pasajeenguayabado. En comunidad se va por diversos rumbos: se hace rito en los velorios, rezos y rosarios cantados; o se vuelve fiesta, parrando... joropo; o se hace lucha en el contrapunteo; o se hace narración con el corrido; o se hace baile y juego y gozo.

Con el canto el Llanero llega hasta su tierra, su gente, su mujer y su alma.

Tampoco el canto está sólo, son sus compañeros los instrumentos de cuerda de origen español debidamente allaneros, el cuatro, la bandola, el guitarra y el arpa; acompaña-

dos y acompasados por las maracas de procedencia indígena. Sus formas musicales y poéticas son amalgama de múltiples y poco estudiadas influencias, tienen de vals y fandango, de canto llano y romancero, de polirritmia afroide y décima espinela. En la singularidad de su espíritu se asoman el gozo del abuelo andaluz, la melancolía de la abuela guahiba, la fuerza de la abuela negra y el orgullo del abuelo castellano.

El pastor de infinitos nació lleno de música. Hasta mediados del siglo pasado el Llano colombiano se mantuvo como una frontera interna con escasas intervenciones, poco poblada, casi sin vías de comunicación y con dedicación exclusiva a la ganadería. Pero desde entonces la fuerza del capital y la masificación cultural atacan la tradicionalidad.

En Casanare la difusión exitosa de un joropo centrado en la música de arpa y en los ejecutantes, compositores y cantantes venezolanos, desplazó la llamada “música de cuerda”, tocada con guitarras y bandolas; produjo el reencuentro de toda una nueva generación con un instrumento casi perdido, el arpa; generó la profesionalización de las habilidades musicales; cambió la forma de trasmisión del conocimiento musical; e impuso como válido – para espectáculos, festivales, enseñanza y grabaciones - un modelo que representaba sólo el lenguaje musical llanero venezolano, dejando de lado manifestaciones inmensamente valiosas.

No obstante ciertos enclaves, como el Municipio de Maní, conservaron su tradición musical; o, simplemente, comunidades enteras, la conciliaron con el joropo de arpa, encontrándole el sustrato común. De ese modo, sin contradicción, se asimiló una expresión musical mejor preparada para competir en los canales de difusión comercial.

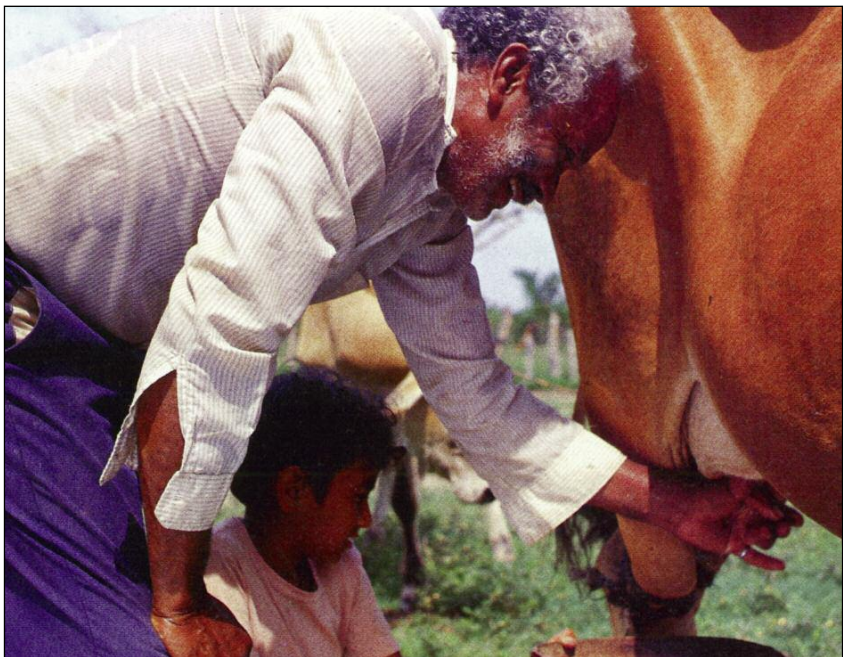
Así los medios locales mantienen la música sonando; los festivales revitalizan la actividad de creadores e intérpretes; los parrandos y el baile se convierten en espectáculos masivos; se ganan territorios andinos en Colombia y se reina en toda Venezuela; se produce un movimiento que de un lado busca y aprovecha las posibilidades comerciales y de otro explora posibilidades creativas.

Esta recopilación muestra la diversidad de la tradición musical y su función en una comunidad. No es la música de unos pocos ancianos, a punto de olvidarse, es una música viva, tocada y cantada por hombres y mujeres de todas las edades. No hay nada forzado acá, ni impuesto, ni fingido. Es su modo de tocar y cantar. Es la música de Casanare.

No es la nuestra una cultura de construcciones ni monumentos, su gran obra es la música. En esta sociedad oral, pastoril, la música ha permitido la mantención de múltiples códigos internos, visiones míticas, lenguajes de conquista, modos de ser y de pensar, formas de contar y maneras de hablar; y se constituye en fuente primordial de autoreconocimiento y factor esencial de cohesión

social. Hoy cuando el territorio y la actividad llaneros están tan afectados por los cambios – acelerados brutalmente a partir de 1980, por la violencia, el petróleo, y la agroindustria –,

ese monumento musical refleja la bravía hermosura de un pueblo que ejerce la resistencia cultural y no quiere dejar de ser. Este trabajo es parte valiosa de ese monumento.



Pedro Flórez ordeñando

1. CANTOS DE TRABAJO

Los cantos de trabajo constituyen una herencia común en todos los pueblos pastores del mundo que los usan para apaciguar el ganado. En el llano sus manifestaciones más caracterizadas son los cantos de ordeño y de cabrestero.

Documentados en el llano desde el siglo XVIII, han caído en lamentable desuso en la sabana, sin embargo sus formas musicales son fuente de inspiración de destacados músicos y compositores.

Son coplas independientes, cantadas a capella, combinadas con múltiples gritos, silbos, interjecciones, etc. Son melodías singularmente libres, dependiendo de las condiciones de cada cantador.

a) Cantos de cabrestero¹

Pedro Flórez:

*Yo soy el que me paseo
de la manga al paradero
a escucharles los forríos²
al caballo cabrestero.*

Tirso Delgado:

*No quiero que vaya a misa,
ni que a la puerta se asome,
ni quiero que tomes vino
donde lo toman los hombres.*

Alfonso Niño:

*Ajile³ gana'ó pa'lante
y olvide su sabana;
para el caballo la pierna,
pal toro bravo la ruana⁴.*

Orlando "Cholo" Valderrama:

*La luna le dijo al río
que no ahogara el lucero
porque las siete cabrillas⁵
'tan esperando un te quiero.*

b) Cantos de ordeño

Tirso Delgado:

*Perro de agua⁶ y Resedad
se fueron juntas las dos
pero a mí no me parece
que venga una y la otra no.*

Pedro Flórez:

*Yo soy el que me paseo
de la sala a la cocina
que en el pico lleva flores
y en las alas clavellina.*

Orlando "Cholo" Valderrama:

*Mañanita, mañanita,
que viene junto a la aurora
con tu brisa pura y fresca
meciendo a palma y mapora⁷.*

1. Por cabrestero, jinete que se coloca a la cabeza del lote de ganado en los arrees.

2. Acción y efecto de forrear, ruido que hacen las bestias.

3. Por ahile, de ahilar, poner en hilera.

4. Poncho grande de lana.

5. Pléyades.

6. Mamífero, nutria, *Lontra longicaudus*.

7. Palma, *Roystonea oleracea*.

2. COPLAS POR ANA (corrido – trad.)

Gregorio Flórez, voz
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gildardo Aguirre, maracas

Todo lo relativo al llano está contenido en las letras de sus cantares. Y en la voz de sus cantadores, en los labios de sus copleros, en la memoria de sus contadores de cachos⁸, llegaban por estas tierras las noticias, los casos. Del hato al pueblo al corral al parrando al conuco, más rápido que en el potro más ligero, más pronto que en la canoa más rauda, viajaban los sucesos. Trochando largo sobre los ocho cascos del verso; remontando a vela por la consonancia fácil; siguiendo el rumbo baquiano de la música; el relato llegaba y posaba y volvía a andar más lleno, más rico. El canto era la forma de contar por excelencia. Y para contar cantando nada mejor que el corrido.

El Corrido llanero tiene tres fuentes remotas fundamentales, en primer lugar la recreación del Romance medieval; en segundo término la adaptación y desarrollo de temas europeos posteriores, y, finalmente, el encadenamiento o la mezcla de jácaras, décimas y coplas. Definida una “letra” se logran, ya no cuatro, sino seis o diez o más versos con unidad

temática, y se empieza a contar algo. Como estas coplas por “ana” que entrecruzan viejas cantas españolas con versos llaneros. Igual se cantarían innumerables coplas por otras “consonantes”.

*Tengo la cabeza hueca
lo mismo que una botana⁹
de mi pecho hago una torre,
de mi voz una campana,
en mi tierra y fuera de ella
hago lo que me da gana;
cuando yo ‘tuve en Parroquia¹⁰
me dijo una parroquiiana:
“Mira que negro tan feo
y su sangre tan liviana,
yo lo quisiera coger
veinticuatro’ hora en mi cama”.
Y hasta el cantar me repugna
como la camisa ‘e lana,
como también repugnarme
amores con prima hermana.
Niña quítate ‘e la puerta
que te da la resolana,
si tu fueres cazador
váyate por la mañana
con los reflejos del sol
se calientan las iguanas;
atráqueme aquí patrón
pa’ darle palo a esta iguana*

8. Historias, relatos.

9. Vasija de cuero.

10. Antiguo nombre de Trinidad, municipio de Casanare.

*pa' hacerla buscar la cueva
donde la parió la mama.
Con un semblante risueño
me engaño una linda dama
cuatro pesos doy por Rosa,
cuatro pesos doy por Juana,
cuatro por dormir con ella,
cuatro por matar la gana.*

*El primer amor que tuve
fue con una del Cusiana
le metí la mano al seno
le saque un bojote 'e lana,
sacaron treinta cobijas
y cuarenta sobrecamas;
me la llevo, me la llevo
a dormir a la sabana
por la mañana la traigo
eso si me da la gana,
y si no la dejé allá
tapadita con mi ruana.
Juramento tengo echa'o
de no volver a Guayana
porque están cogiendo gente
pa' las fuerzas veteranas.*



Gregorio Flórez

3. CARACOLES (pasaje – trad.)

Ricaurte Rodríguez & Víctor Espinel, voz

Gabriel López, bandola

Reinaldo Avella, cuatro

Félix Rodríguez, maracas

Cantar por “letra”, en este caso la asonancia á-ar-as, era la forma habitual de contrapunteo en los parrandos o en las noches de los trabajos de llano; con la música de un golpe o pasaje tradicional, como este de Los Caracoles, los cantadores demostraban, más que su capacidad de improvisación, su inmenso repertorio de coplas por una rima determinada y su habilidad para recordarlas y cantarlas en el momento oportuno. Se decía entonces que los cantadores “tenían mucha letra”.

Las intervenciones son de cuatro, seis u ocho versos, alimentados con repeticiones, muletillas y estribillos.

Ricaurte Rodríguez:

*Me la llevo, me la llevo,
porque la vine a llevar
el que se halle con derecho,
que me la salga a quitar
pa' darle quinientos tiros
y quinientas puñala'as.*

Víctor Espinel:

*Ensillando mi caballo,
ella se puso a llorar
y yo llorando con ella,
lo volví a desensillar.*

Ricaurte Rodríguez:

*Me dicen que yo no llore,
como no voy a llorar
una sola vida tengo
y me la quieren quitar,
debajo de un considero
me puse a considerar.*

Víctor Espinel:

*El que se roba el pílón¹¹,
o la piedra de amolar
no se le dice ladrón
sino guapo pa' cargar.*

Ricaurte Rodríguez:

*La bandola y la maraca,
no me dejan engordar
con ese placer que canto,
cuando se me irá a acabar,
digo adiós y me despido,
adiós, para nunca más.*

Víctor Espinel:

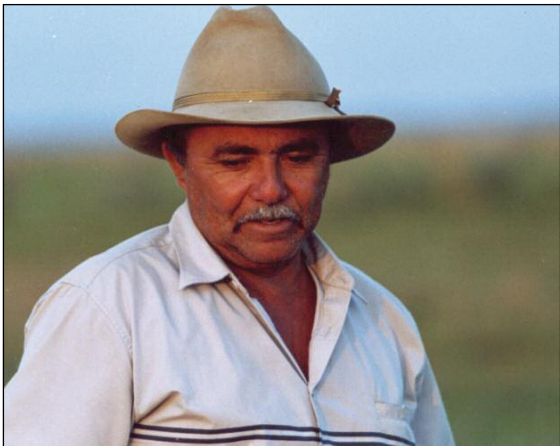
*De la tortuga los huevos,
de la iguana la papa'a,*

11. Gran mortero de madera para moler granos.

*del caballo la carrera,
del toro la congola'a¹²,
de la mujer el cariño,
y del hombre la amistad,
soy amigo de los hombres,
por delante y por detrás.*

Ricaurte Rodríguez:
*Pregúntale a la vería,
pregúntale a la verdad
si el plátano verde mancha,
acabado de cortar,
con este placer que canto
cuando se me ira a acabar.*

Víctor Espinel:
*Escúchame Chiribico,
cómo está y cómo le va,
no pude venir ayer
no pude sacar carna'a
...*



Víctor Espinel

12. Por congolada, cornada.

4. EL SOLDADO OBEDIENTE / LOS LLANOS RESISTENTES (corrido – trad.)

Victor Espinel, voz
Ricaurte Rodríguez, bandolón
Reinaldo Avelloa, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

La violencia que azotó al llano entre 1948 y 1953, con rezagos posteriores, motivó una gran resistencia en la comunidad llanera, que se organizó en guerrillas para resistir la agresión del Estado. La resistencia fue también cultural, pues se compusieron muchos Corridos Chusmeros relatando los hechos de la guerra, manifestando el modo de pensar y expresando los sentimientos generales. La función comunicadora y cohesionadora del canto tiene aún vigencia en el llano.

El soldado obediente es bastante conocido en Casanare, donde se registran variantes; fragmentos suyos han sido utilizados en grabaciones comerciales; algunos atribuyen su autoría a Guadalupe Salcedo, héroe de la “revolución” llanera.

La voz Corrido corresponde acá no sólo al estilo compositivo sino a otra de las formas musicales del joropo. Acompañado por el bandolón, un instrumento melódico, del tamaño de una guitarra, de ocho cuerdas de metal dispuestas en cuatro órdenes dobles.

*Hoy voy a dejar grabado
como soldado obediente
que improviso mis cantares*

*relaciones de mi mente,
que tuve muy poco estudio
pero soy inteligente,
perseguido del gobierno
sin tener nada pendiente.
La revolución de llano
aquí la tienen presente:
se compone de mil hombres,
un capitán y un teniente,
médicos de medicina
y sus buenos asistentes,
expertos en la materia
una práctica excelente,
un coronel de criterio
el hombre más suficiente
que dirige al movimiento
y su ciencia competente,
para luchar en el llano
una lucha seriamente.*

*Todos los deseos serán
de que la guerra reviente,
para peliar pecho a pecho
y no matar inocentes,
ay pobre de las criaturas
tanto niño inocente
por ahí sufriendo amarguras
según lo indica el vigente,
yo en cambio vivo tranquilo
no me quejo de mi suerte,
retozando en Casanare,
bien armado hasta los dientes,
en Casanare fui yo
el hombre más suficiente,*

*montaba buenos caballos
como atrevido jinete
y fumo de lo esencial
como buenos cigarretes,
también gozo 'e buenas hembras
y mis copas de aguardiente,
y cuando salgo a los pueblos
me ofrecen buenos piquetes
porque es mucha la alegría
de todo aquel que es viviente,
al ver la tropa llegar,*

*la que lucha por el frente,
símbolo de libertad
la que tenemos vigente,
que un soldado de la chusma¹³
puede luchar contra siete
cuando suena la efeá¹⁴
es cuando más acomete,
aquí es el fin del corri'ó
un relato suficiente
del talento de un llanero
que ha luchado seriamente.*

5. PERRO DE AGUA (golpe – trad.)

Gabriel López, voz y bandola
Reinaldo Avella, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

El Perro de Agua es una de las más viejas formas musicales llaneras, sus cuatro compases hacen parte de otros golpes. La correspondencia entre el tema del texto cantado y el golpe sobre el que se canta era muy usual, pero apenas sobrevive hoy en golpes como El Gabán.

Perro de agua es el nombre llanero de la nutria, *Pteronura brasilensis*, cuya voz de alarma, “jau, jau”, se canta como un curioso recurso de acompañamiento.

Gabriel López



13. Se llamaban así los guerrilleros llaneros.

14. Fusil ametrallador, por las iniciales F.A.

*Si Perro de Agua me muerde
me voy a morir al río,
para que la gente diga
Perro de Agua me ha mordío.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Perro de Agua se murió
allá abajo en la caña'a,
yo no lo vide morir,
pero vi la zamura'a.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Perro de Agua se murió
allá abajo en un zanjón,
yo no lo vide morir
pero vide el zancarrón¹⁵
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Si Perro de Agua me muerde
me voy a morir al caño,
para que la gente diga
Perro de Agua me hizo el daño.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

*Perro de Agua me mordió
en la planta de mi mano,
sí no me la quieren crear
miren la sangre chorriando.
Jaujau, jaujau, jaujau, jaujau.*

6. AQUÍ ME PARO A CANTAR (zumba que zumba – trad.)

Gregorio Flórez, voz
Luis Oliverio Pan, bandola
José Ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

El Zumba que Zumba es el golpe ideal para dar rienda suelta a las coplas; hoy es uno de los más usados en los concursos de improvisación. Acá, Gregorio Flórez, “Cholagogue”, luce su versación mezclando coplas sueltas con un fragmento del corrido chusmero “Liberales de Colombia”; además, en ocasiones, empieza a cantar en los últimos compases del Zumba que Zumba. Esa libertad del canto llanero se ha visto limitada por los dogmas de la interpretación actual.

*Aquí me paro a cantar
al pie de este guitarrón
por fuera lleva la cuerda,
por dentro la entonación.
Yo soy como la maicena
de un poquito hago una montón
y soy como el aguardiente
que entre más viejo mejor,
cómprame que yo te vendo
varias fincas de valor;
un rubí, una esmeralda,
un pesar con un dolor,
‘ta mi corazón penando*

15. Esqueleto.

debajo de tu balcón;
ayer pase por tu casa
y me tiraste un limón.
No te remontes tan alto
prenda de tanto valor
mira que el árbol más alto
el viento tumba la flor,
hojas del árbol caído
juguetes del viento son.
Yo no suelto una palabra
sin tener colocación,
quién ha visto mico en misa,
araguato en procesión,
quién ha visto cocinera
bailando con cinturón,
un niguatoso en un baile,
un borracho en un fogón,
trabajos que pasa un flojo
en la casa de un mandón
y una mujer parrandera
con un muchacho llorón.
De la gallina le como
la pechuga y el alón,
de las mujeres bonitas
las alas del corazón.
Que no tengo barco en agua,
ni novillo en Tocarón,
pero si tengo una negra
sufriendo del corazón.
Desde aquí te estoy mirando
el ruedito 'el camisón,
la boca se me vuelve agua,

me palpita el corazón,
me salta la pajarilla
como caballo potrón.

Después de subir al cielo
en el último escalón
me acordé que había dejado
un topocho en el fogón,
un topocho vale mucho
como está la situación.
'Toy canso de preguntar,
no hallo quien me dé razón:
cómo se jala una mula,
cómo se jala un potrón,
cómo se pone una sogá
en el cuello a un mamantón.
Para el toro esta la sogá,
pal caballo la oración,
pa' las mujeres bonitas
distinta conversación.
En la orilla pica el bagre
en la mita' el valentón¹⁶
y al pendejo no le ajila
más que pesque en ribazón,
más que le ponga el anzuelo
en la jeta al valentón
el pendejo tiene merma
como barra de jabón.
Con la mujer del pendejo
se mantiene el avispon,
tengo un gallo en la cabuya
giro, pinto, marañón¹⁷,

16. Pez de gran tamaño, *Brachyplatystoma Vaillantii*. 17. Todos los tres son colores del plumaje de los gallos de pelea.

*lo que no hace con la espuela
lo hace con el alétón.
Si los hijos salen malos
es porque los padres son,
al jefe Eduardo Martínez
lo mataron a traición
en las sabanas de Arauca,
del Arauca vibrador,
este don Santos Parales
fue del delito el autor;
este gamonal Parales
tuvo su equivocación
que pensó jartar melcocha
y se le volvió jabón;*

7. TRES CAÑOS (pasaje - trad.)

Héctor Julio Belisario, voz y bandola
Mary Isabel Belisario, cuatro
Gabriel Belisario, maracas

Los pasajes son formas musicales más lentas que los golpes y con textos más líricos; en la discografía cada pasaje tiene un texto único e invariable. No siempre fue así, viejos pasajes como este Tres Caños sirven para cantar variadas coplas. La participación de la mujer como ejecutante de instrumentos no es extraña, menos tratándose de una familia de músicos, padre, hija e hijos, cantando y tocando. Mary Isabel Belisario toca el cuatro, ese acompañante de la música del llano y la soledad del llanero, esa pequeña guitarrilla de cuatro cuerdas de nylon, que se tocan rasgueadas, afinadas muy particularmente: La₁, Re₂, Fa#₂, Si₁.

*por dárselas de atrevido
iba perdiendo hasta el don,
y para salvar la vida
fue remitido en avión
a una clínica especial
donde había el mejor doctor,
pero le quedó una falla
notoria en el pantalón:
las dos piernas recortadas
debido a la operación.
Ya hoy es hombre en muletas
buen chalán arrendador,
pele el ojo Tomás Jara
deje e' ser sapo lambón...*



*La música me entristece,
el cantar me da guayabo¹⁸,
yo vivo lejos de ti
en un campo solitario;
y el hombre que anda de noche
sabe lo bueno y lo malo,
sabe dónde pita¹⁹ el toro,
dónde relincha el caballo,
sabe cuándo se levanta
la gente del vecindario.
Tengo pedido a mi Dios
y a la Virgen del Rosario
que no me dejen morir
como mueren los caballos
que unos mueren de renguera²⁰
y otros mueren de gusanos.
Yo no tiro pato güire²¹
en cualquiera lagunazo
me voy a la poceta grande
a tirar pato yaguazo²².*

*No me gusta la guayaba
que este picaá del canario,
no me gusta la mujer
que tenga amores con varios,*

*debo encontrarla solita
en un campo solitario
para cogerla a bejuco
el espinazo le rayo.
Las muchachas de hoy en día
ni siquiera yo hago trato
porque huelen a ratón
y se me alborota el gato.*



Mary Isabel Belisario

18. El nombre del árbol frutal es usado aquí como sinónimo de tristeza.

19. Brama el toro.

20. Desrregadera, enfermedad que produce una parálisis mortal.

21. Pato, *Dendrosygna autumnalis*.

22. Pato pequeño, *Dendrosygna bicolor*.

8. CHIPOLA CHARTEÑA (golpe – trad.)

Héctor Julio Belisario, bandola

Mary Isabel Belisario, cuatro

Gabriel Belisario, maracas

El Charte es un afluente del Cusiana, en el centro de Casanare. Sus riberas, y en general todo el municipio de Maní, constituyen un extraordinario núcleo de conservación de la tradición musical llanera, centrada particularmente en algunas familias como los

Belisario, los Flórez, los Guayabo, los Caicedo, los Ávila y los Lara.

Así lo prueba esta singular versión de uno de los golpes llaneros mencionado desde el siglo XIX, La Chipola. Acá tocada por el grupo instrumental más común hoy en las sabanas de Casanare: bandola, cuatro y maracas.

La Bandola o Bandola Llanera, es un instrumento melódico, pequeño, en forma de pera, de cuatro cuerdas de nylon, tocada con plectro, afinadas La₁-Re₁-La₂-Mi₁.

9. MADRUGADA DE ORDEÑO

Los cantos o tonadas de ordeño se grabaron en su contexto, una mañana de ordeño en el corral de un fundo²³ cerca de Yopal, con todas las incidencias habituales de la faena. Se acompañan entonces de frases, gritos, el repetido nombre de la vaca, palmadas en el anca, sonar de trancas, bramar de becerros, canto de pájaros, la leche en la totuma y.... la camaza rota.

Víctor Espinel:

*La vaquita Mensajera,
que es una vaca lechera,
que da la camaza²⁴ llena
y le queda pa' su ternera.*

Manuel Sánchez:

*Yo no soy pilar de hierro
donde se amarra motor.*

*Deme la leche ligero
antes que me salga el sol,
por que me voy pa' la señora
voy a ser un hoguerón
para asar un cachicamo²⁵
para curarme el riñón.*

Víctor Espinel:

*Yo quería una Linda Dama
y hoy la suerte a mí me pesa,
haber querido esa ingrata
con tanta delicadeza.*

23. Finca pequeña.

24. Planta *Lagenaria ciceraria* y la vasija hecha con su fruto.

25. Armadillo, *Dasyopodidae novemcintus*.

Manuel Sánchez:
*Mucha lástima me da
con la mujer barrigona,
cuando dice “buenos días”
la barriga es la que asoma.*

Víctor Espinel:
*Bordadora uste’ que borda
suave con hilos de seda,*

*bórdame mi corazón
pasito que no me duela.*

Manuel Sánchez:
*De quererla con desdén
yo la vide²⁶ en el empeño,
para que dicen que si
mujeres teniendo dueño.*

10. LA VACA (golpe – trad.)

Clemente Mérida, voz y bandola
Elmer Mérida, cuatro
Víctor Espinel, maracas

Como El Araguato o El Zamuro, La Vaca es una pieza que se alterna con el baile del joropo de parejas independientes, en los parrandos del llano. La Vaca acompaña un juego coreográfico y de pantomima en el que una mujer, haciendo de vaca, embiste al hombre que la torea, mientras el cantador va relatando los diferentes sucesos de la persecución.



Clemente Mérida

*La vaca ya está mujando²⁷
afuera en el paradero
esperando que le salgan
a enlazarla los llaneros.
Parecía que la valsiaba,
parece que la valsíó,
parecía que la soltaba,
parece que la soltó,
parecía que le embestía,
parece que le embistió,
parecía que la toriaba,
parece que la torió.*

*Qué cuánto vale la vaca
cuatro pesos y un cuartillo,
cuatro pesos le voy dando
por la vaca y el novillo.
Parecía que la valsiaba,
parece que la valsíó,
parece que la soltaba,
parece que la soltó,
parecía que le embestía,
parece que le embistió,
parecía que la toriaba
parece que la torió,
parecía que la colliaba,
parece que la colió,
parecía que la tumbaba,
parece que la tumbó.*

*Qué cuánto vale la vaca
cuatro peso y medio real,
cuatro pesos le voy dando
por la vaca y el corral.
Parecía que la valsiaba,
parece que la valsíó,
parecía que la soltaba,
parece que la soltó,
parecía que le embestía,
parece que le embistió,
parecía que la toriaba
parece que la torió
parecía que la amansaba
parece que la amansó
parecía que la domaba
parece que la domó.*

*La vaca todos los días
la sogá me la revienta
si esa vaca no se amansa
la voy a poner en venta.
Parecía que la valsiaba,
parece que la valsíó,
parecía que le embestía,
parece que le embistió,
parecía que la toriaba,
parece que la torió,
parecía que lo corniaba
parece que lo cornió.*

27. Por mugiendo.

11. EL CORRIDO DE VIGOTH (corrido – trad.)

Lorgio Rodríguez, voz
Leonardo Álvarez, bandolín
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

Destaca este tema por su hermosa construcción literaria. Sin duda alguna el patetismo de sus imágenes, el afortunado manejo de ciertas voces, el dramático desarrollo de las acciones, los diálogos, la fidelidad del relato con lo sucedido y hasta su moraleja hacen de este corrido una pieza antológica.

La mayoría de los corridos llaneros conserva una rima única, en los versos pares, a lo largo de todo su texto. El Corrido de Vigoth comienza con dobles consonancias en las dos primeras cuartetas, luego prefiere las asonancias e-o y e-a, sin que se afecte su gran calidad poética.

*Tengo el gusto placentero
de contarles una historia
que por mi escasa memoria
pasó un caso verdadero
desde el principio hasta el fin
les diré lo que me acuerdo
de los que hicieron festín
con la gente de mi pueblo.
Se trata de unos señores
cuyos nombres no me acuerdo,
me dicen que eran los*



Lorgio Rodríguez

*Chávez, un Bautista y un Forero,
el catire Manuel Vargas
y otro que llamaban Negro;
y yo recuerdo la fecha
cuando estos hombres vinieron
al pueblito de Rondón²⁸
cuna de hombres caballeros,
el veintiuno de septiembre
conserva'ó en el recuerdo
porque fueron ataques
por las balas del gobierno;*

28. Municipio de Arauca, Colombia, a la orilla del río Casanare.

llegaron clareando el día
los impávidos viajeros
pero un fuego aterrador
a sus pasos detuvieron,
unos corrieron pal río,
otros corrieron pa' afuera,
ahí fue que cogieron preso
al conocido Tiberio
porque tenía una pensión
y atendía los forasteros,
a Corozal fue llevado
sin camisa y sin sombrero
por las tropas de Vigoth
que roncaba en esas tierras.
Pensando estaba Vigoth
en una noche sin sueño
"yo creo que es mejor mandar
a pedir unos refuerzos"
y al amanecer dio orden
de buscar más compañeros
y a los otros les decía
"tengo en la mente un proyecto
y el que me quiera ayudar
me ayude con brazo fuerte
con las armas en la mano
a acabar con esa gente;
nuestro señor y la fe
que si ese triunfo lo hacemos
yo seguiré como jefe
de seguridad en el pueblo,
también seré comandante
y ustedes mis subalternos,
figurarán nuestros nombres
en las historias guerreras,

fuera de esto a toditos
nos dará un puesto el gobierno
el guerrillero es bandí'o"
y sus solda'os le creyeron
¡Viva el batallón Vigoth!
dieron el grito en el pueblo,
Vigoth como un hombre listo
nombró varios espalderos
esperando que llegara
el escuadrón del gobierno
pa' contarles del combate
y amangualarse con ellos.

Pero hay un Dios que adivina
todo lo que hay en la tierra,
no les quiso dar permiso
de terminar su carrera
y al cabo de nueve días
de esa ilusión pasajera
una noche traslucida
portadora del recuerdo,
sólo la luna alumbraba
con su amarillento velo,
y con los claros del día
y la brisa mañanera
se presentó Guadalupe
con su tropa guerrillera
a ver si podía vengar
la sangre de sus colegas;
cuando los vieron entrar
marchando todos de acuerdo
uniforme militar,
fusiles y bandoleras,
Vigoth salió a recibirlos

*pensando que era el gobierno
con su cariñoso trato
y su semblante risueño.
Guadalupe como jefe
saludó a Vigoth primero:
“Presente su personal
que yo quiero conocerlo”.
Vigoth con voz temblorosa
les dijo a sus compañeros:
“Ya nos llegó el enemigo
sin da’ un tiro nos cogieron”.
Los soldados se agrupaban
lo dominaba el recelo
al ver que todos cargaban
corbata roja en el cuello.
Guadalupe reunió
toda la gente del pueblo
pa’ que vieran la sentencia
de Vigoth y sus compañeros;
metió la mano al bolsillo
sacó lista verdadera
y como él fue militar
adivinó quienes eran,
les mandó a amarrar las manos
a los siete prisioneros,
los marcharon hasta el río
y al llegar los detuvieron,
Guadalupe les habló
les dijo como consejo
“Me mandaron matarlos
fue la orden que me dieron*

*y la palabra de un hombre
no se cambia por dinero;
si me quieren conocer,
quién soy y de dónde vengo,
el Terror del Llano soy,
soy Guadalupe Salcedo,
y el que se encuentre embarrado
más tarde sabrá lo bueno”.
Rodaron catorce lágrimas
de los siete prisioneros
al ver que iban a morir
en tan grande desespero,
con las manos amarradas
lo mismo que los corderos,
y que el río del Casanare
iba a ser su cementerio,
ni una madre, ni un hermano,
ni un amigo verdadero,
que en esa momento hablara
una palabra por ellos.
Este caso que paso
debe servir de modelo
porque hoy el que se resbala
se va derecho al infierno
pa’ que si es blanco sea blanco
y si es que es negro sea negro
¡Viva Dios, viva la Virgen,
Ave María, Jesús Credo
y viva el terror del llano
don Guadalupe Salcedo!*

12. LA GUERRA DE LOS MIL DÍAS (corrido)

Composición, Carlos Encinosa “Cuchuco”

César Padilla, voz

Leonardo Álvarez, bandolín

Edilberto Humos, cuatro

Guadalupe Barragán, maracas

Corrido llanero ya no romance, sus temas los sucesos, los hechos de sangre, las vidas de bandidos, corridos de la colonia y la independencia, El corrido llanero va naciendo, ya no es una derivación o una adaptación del Romance, ni un encadenamiento de coplas, sino una nueva canción, hecha – eso sí – con la misma técnica del Romance; y con sus temas, los sucesos importantes, los hechos de sangre, la vidas de bandidos, en fin todo lo que impacta e impresiona, todo lo que es casi forzoso recordar. Conocemos corridos de la Colonia y de la Independencia, desde entonces el Corrido está ahí, empezando a contar la historia llanera.

Pero el relato no sólo rinde testimonio, es un testimonio en sí. Hecho en primera persona, cuenta, opina y toma partido. En construcción, lenguaje y melodía, podemos encontrar formas de decir, de pensar y de cantar.

La mayoría de textos tradicionales son anónimos, pero este corrido es de autor conocido: Carlos Encinosa, “Cuchuco”, tocador de furruco, cantador de aguinaldos, bailarón y compositor, que nos cuenta su vida y nos da la visión llanera de toda una época.

Al Cuatro y las Maracas los acompaña en este tema el Bandolín, un instrumento melódico, cercano a la mandolina, con cuatro órdenes dobles de cuerdas metálicas, tocadas con plectro, afinadas Sol-Re-La-Mi.



César Padilla

*Quando yo estaba chiquito
que estaba recién nacido
nacé para cantador
porque ese fue mi destino,
yo nacé en Puerto Ayacucho
en un país muy vecino,
después de vivir un tiempo
fui tomando mi camino
con la maleta en el hombro
como lo hace un peregrino,
fue cuando llegué a Colombia
y aquí tengo mi bautismo:
Rosita fue mi madrina
y Churión fue mi padrino.
Pasé por el Bajo Apure
me encontré con Florentino²⁹
y él sí fue el que me enseñó
a relatar un corrido.
Yo vengo de Casanare*

29. Legendario cantador llanero que se enfrentó con el Diablo y lo venció con sus coplas.

*un llano muy divertido
por donde paso Bolívar
con hombres muy escogidos,
con rumbo a la cordillera
en busca del enemigo,
pa' libertar al país
que se encontraba invadido
por todos los españoles
de Juan Sámano y Morillo.
El general Santander
por ser su mejor amigo
fue el que le extendió la mano
y le prestó los auxilios,
él fue el que impuso las leyes
que figuran en los libros;
desde entonces para acá
figuran los dos partidos:
señores conservadores
siempre viven muy heridos
tuvieron mucha potencia
para mandar medio siglo,
mandaron con rigidez
no tuvieron enemigos,
mandaron años y años
y los tiempos transcurridos,
hasta que por fin quedaron
de golpe todos vencidos.*

*Perdieron las elecciones
por echárselas de vivos
en la Guerra e' los Mil Días
to'avía yo no había nacido*

*pero si vivía mi padre
que fue un llanero aguerrido,
tuvo que agarrar las armas
pa defender el partido.
Mataron los hombres buenos
y quedaron los bandidos,
mataron a Uribe Uribe
un hombre reconocido
y en mil novecientos treinta
vuelve a vivir mi partido,
el doctor Olaya Herrera
de los cielos ha venido,
por ser un buen guatecano³⁰
de lo mejor escogido
con toda su gallardía
estaba comprometido,
quedó de paga' una deuda
a los Estados Unidos,
todo el oro colombiano
ya lo tenían recogido
brazaletes de mujeres,
pulseras, buenos anillos,
aretes y prendedores,
ya todo 'taba en camino
y los pobres liberales
se quedaron afligidos
porque les tocó pagar
lo que otros se habían comido.
Adiós muchachas bonitas
ya con esta me despido
¡que viva la bella unión
y que viva mi partido!*

30. Natural de Guateque en el departamento de Boyacá, Colombia.

13. MANGO VERDE (pasaje – trad.)

Carlos Cordero y Gregorio Flórez, voz
Luis Oliverio Pan, bandola
José Ángel Gualdrón, cuatro
Félix Rodríguez, maracas

En el pasaje tradicional El Mango Verde cantan por “letra” (la asonancia e-o), Carlos Cordero y Gregorio Flórez, “Chologogue”. Hay que destacar la calidad de las coplas, su sabrosa sabiduría, así como las melodías y usos de los cantores.

Otro instrumento infaltable en el conjunto musical llanero son las Maracas, de clara procedencia indígena, hechas de totuma o coco, con mango de cedro, rellenas de semillas de capacho u otras plantas sabaneras, siempre acompañan y acompañan golpes y pasajes.

Carlos Cordero:

*Si quieren saber mi nombre
cantando se lo refiero
que yo soy el negro aquel,
el negro Carlos Cordero.*

Gregorio Flórez:

*Vaya abril y venga mayo
dicen los candelarieros
pa’ ensillar buenos caballos
sin costarle su dinero.*



Carlos Cordero y Luis Oliverio Pan

Carlos Cordero:

*No me gustan los pasajes
porque no soy pasajero,
me gustan los pajarillos
porque soy pajarillero.*

Gregorio Flórez:

*Cuando mi madre me tuvo
me tuvo en un bachaquero³¹,
cuando la partera vino
yo era zambo parrandero.*

31. Hormiguero de los Bachacos, *Atta cephalotes*.

Carlos Cordero:

*Mi zamba se está peinando
el viento se lleva el pelo
quién fuera gavilancito
para salir y cogerlo.*

Gregorio Flórez:

*Por eso es que a mí me gusta
ensillar potro cerrero
porque cuando van marchando
no le estorban los aperos.*

Carlos Cordero:

*Si quiere tener caballo
su amigo tiene un potrero,
tiene rucio, tiene zaino,
tiene castaño jovero,
y en el caballito que anda
zaino castaño jovero.*

Gregorio Flórez:

*Soy el herido sin sangre,
soy el puñal sin acero,
soy el que muero penando,
soy el que penando muero.*

Carlos Cordero:

*Ninguno puede decir
que yo soy faramallero
porque ninguno me ha visto
haciendo lo que no puedo.*

Gregorio Flórez:

*Maldita cuando yo dije
amar y recibo y quiero,
más vale que hubiera puesto
mi nuca en un picadero;
yo soy liberal de cuna
y por mi partido muero.*

Carlos Cordero:

*Cuántos no estarán pensando
que yo en el amor me duermo,
cuando pienso tener una
tengo dos en el anzuelo.*

Gregorio Flórez:

*Mi padre tiene la culpa
que yo sea tan parrandero,
pues que me sacaba a los bailes
sin camisa y sin sombrero.*

Carlos Cordero:

*No quiero ser burro 'e carga,
ni cuchillo cocinero,
ni zapato bailarín
porque me dan contra el suelo.*

14. POMPEYO Y DON DOMINGO (pajarillo)

Palabras, Querubín Rivera

Joaquín Rivera, voz

José Ortíz, bandola

Edilberto Humos, cuatro

Guadalupe Barragán, maracas

Otra de las características del Corrido es reforzar su credibilidad, demostrar cercanía y ambientar la narración de un suceso con precisos detalles descriptivos. No basta decir “yo vi”, “yo estuve”, hay que demostrarlo. Por eso se cuentan pormenores, se dan fechas, horas y lugares. Todos son elementos que van a reforzar el contenido y la función del Corrido.

El Corrido acá se canta en ritmo de Pajarillo. Con cuatro compases en su círculo armónico, en modo menor, con una gran fuerza expresiva, el Pajarillo es sin duda el más recio de los gopes llaneros.

*Voy a contar una historia
de Pompeyo y don Domingo
en sabanas de Matelión
hay un potrero ‘estruído
en manos de don Pompeyo
que le quito a don Domingo;
Domingo como hombre viejo
pero un poco preventivo
le ha parado una casa
pa’ quedarle de vecino;
para decidir el pleito
una inspección ha venido,
vino el alcalde ‘e la Paz,*



Joaquín Rivera

*su secretario Virgilio,
el aboga’o de Pompeyo
y el fiscal con unos libros,
vino don Ramón Parada,
de Garzas vino Castillo;
y el diecinueve de marzo
esta inspección ha venido
los unos en Boquerones,
los otros en El Peligro,
carne asada a la llanera,
buen trago y buen cigarrillo;
y el veinte por la mañana
hicieron el recorrido*

unos se fueron en mula,
otros en caballo fino,
pasaron el caño 'e Garzas
por el frente del Peligro,
tomaron la dirección
a la casa 'e don Domingo,
cuando llegaron de allá
hubo trago de vino
toda la gente ha dentrado
y afuera quedó Castillo
planteando con don Pompeyo
como familia y amigos
"tenemos que ser unidos
pa' hacerle peso a Domingo";
se ponen a de nuevo en marcha
y buscan otro camino
y llegando exactamente
al potrero del Peligro
formaron la discusión
en alto tono agresivo,
empiezan a discutir
don Salvador y Domingo
y ahí mismo se acaloraron
a consecuencia del vino,
Domingo no soportó
y pa' encima se le vino
le cogió la mula 'el freno
y un sacudón le ha metido
y encima de las paletas
un leñazo le ha metido,
le dirigió unas palabras
tratándolo de enemigo:

"tu es el hombre más ladrón
que en mi vida he conocido".

Sin quitarse las espuelas
al suelo piso Castillo
lo agarró por una pierna
y al suelo se fue Domingo
y ahí mismo le brinco encima
creyendo que era un novillo
cuando lo agarró Demetrio,
un compadre de Castillo,
"Compadre deje esas vainas
no se tire a don Domingo".
Salvador le contesto
con palabras de cariño
"me sueño en ganadería
guayuquiando³² mi novillo".
Montó en su mulita 'e silla
más asusta'ó que un guajibo,
se despidió 'e su compadre
y totitos su amigos,
se fue para Punta 'e Garza
pero sin buscar camino,
lo reció la señora
con los brazos extendidos
y en la puerta del tranquero
le contó lo sucedido:
"Yo vengo muy afana'ó
porque pelié con Domingo
no sé si fue sugestión
pero escuche cuatro tiros,
y voltié a ver para atrás

32. Mantener en el suelo a una res pasando y sosteniendo su cola por entre sus piernas.

*pero yo no vi enemigos,
traigo el pantalón moja'ó,
tengo un olor desabrí'ó.
Y en la puerta de la casa
tres gritos pego Castillo
"Voy a hacer el testamento
ahora sí tengo enemigos
lo que no asegure en vida
lo coge el barbas de chivo,
y yo me voy a bañar
corra y me busca unos chiros,*

*apure, hija Cipriana,
por ahí viene el enemigo
y en un guamo colora'ó
dejo olvida'ó el cuchillo".
Vamos llegando señores
el final de este corrido
yo soy el compositor
poeta reconocido
y aquí termino la historia
y adiós Salvador Castillo.*

15. YO SOY LA ESTAMPA DEL LLANO (corrido)

Dolly Salcedo, palabras y voz
Manuel Antonio Sánchez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Guadalupe Barragán, maracas

Este corrido tiene una fuerte carga emocional: Dolly Salcedo, hija de Guadalupe Salcedo, cuenta su vivencia personal, su visión íntima llena de lirismo sobre la muerte de su padre. A la vez da a su crianza y a la historia de su padre connotaciones épicas. La afortunada combinación de estos elementos, el uso caprichoso de los tiempos verbales, el uso de contraposiciones y de repeticiones que buscan enfatizar, demuestran la vitalidad de un estilo compositivo. El Corrido está vivo, se sigue haciendo, sigue contando la historia del pueblo llanero.



Dolly Salcedo

Yo soy la estampa del llano
y aquí me tienen pintada
cantando un joropo recio
al pie del arpa tramada
de este grupo Guadalupe
que es el que a mí me acompaña;
con valentía de llanero
'tan demostrando su hazaña
los nietos de Guadalupe
que en el llano tuvo fama
y en toda media Colombia
dejo su historia plasmada,
hombre que luchó y murió
por toda su llanorada
hoy es que lloran su ausencia
los que fueron guardespaldas
y los que fueron contrarios
se ríen de sus canalladas,
salió de su fundación
con dos personas extrañas
que su nombre no les digo
porque no paga nombrarlas;
su madre allá en su hato viejo
su ausencia no soportaba,
mi madre en una butaca
lloraba desesperada
viendo como la injusticia
de este gobierno acababa
con la memoria de un hombre
de inteligencia sobrada
que si el estuviera vivo
la paz ya sería firmada
¡porque un hombre 'e pantalones
es que le falta a esta vaina!

Fue Guadalupe Salcedo
ese hombre que tuvo fama
y el que no sabe su historia
del llano no sabe nada,
en boca de los cantores
todos los días se propaga
y todo el que viene de afuera
pues se detiene a escucharla
y ahora aquí está su hija
cantando muy inspirada
divulgando este suceso
que fue en época pasada
cuando el gobierno traidor
le hizo una mala jugada,
Colombia quedó de luto
y muy mal representada;
sin embargo estoy feliz
cantándole a la sabana
a este litoral llanero
y toda la tierra plana,
ella que me vio nacer
y como me levantaba
sin el calor de mi padre
que bastante me faltaba,
mi madre me dio valor,
la llanura me enseñaba
como amarrar los becerros
que de tarde amamantaba,
como arriar el buey yuguero
que era el que me trasportaba,
y en un potro mostrenco
hacia mis faenas diarias;
esos fueron mis juguetes
que yo en mi niñez portaba

*pero no lo echaba 'e menos
porque estaba acostumbrada*

*a manejar con tesón
lo que esta tierra me daba.*

16. CONTRAPUNTEO (hijo de la guacharaca – trad.)

Orlando Vega & Villamil Torres, voz
Pedro Flórez, bandola
Edilberto Humos, cuatro
William Mojica, maracas
Rubén Darío Rondón, basse

Es conocido como “Vamos contar mentiras” o “El corrido de los embustes”, está concebido para dos cantadores, en intervención alternada, llamada contrapunteo. Los cantadores deben conocerlo y alimentarlo con su improvisación. Cada cuarteta tiene rima inde-



Orlando Vega

pendiente en los versos pares; y se vinculan con las frases “si uste’ miró....” y “yo también mire....”, para mantener el tema fantasioso, que corresponde a la recreación llanera de los cantos medievales de “El mundo al revés”. Temas de estilo parecido abundan en el folclor latinoamericano y han sido grabados en la discografía comercial. Se canta en un golpe llamado el Hijo de la Guacharaca.

Orlando Vega:
*Ahora que estamos aquí
vamos a cantar mentiras:
yo miré volar un buey
con cien carretas encima.*

Villamil Torres:
*Y si uste’ vio volar buey
yo también miré un conejo
maniando trescientos toros
con una cuarta de rejo³³*

Orlando Vega:
*Si uste’ miró ese conejo
yo también miré un picture³⁴
pastoreando mil novillos
en los bajos de Atature.*

33. Lazo hecho de una correa torcida de cuero de ganado.

34. Roedor pequeño de color *oscuro*, *Dasyprocta fuliginosa*.

Villamil Torres:

*Si uste' miró ese picure
yo miré fue un perro loco
abordando el río Cusiana³⁵
con cien cargas de jojoto³⁶.*

Orlando Vega:

*Si uste' miró el perro loco
yo también miré una lapa³⁷
estudiando geografía
para dibujar un mapa.*

Villamil Torres:

*Y si uste' miró esa lapa
yo también miré un ratón
dándole besos a un gato
con todo su corazón.*

Orlando Vega:

*Y si uste' miró ese gato
yo también miré un garzón³⁸
con un par de medias altas
y zapatos de tacón.*

Villamil Torres:

*Si uste' en verda' vio el garzón
yo miré un toro barroso³⁹
abrazado con un tigre
conversandito sabroso.*

Orlando Vega:

*Y si usté miró ese toro
yo también miré un caimán
que jugaba con un perro
como cualquier animal.*

Villamil Torres:

*Y si uste' miró el caimán
yo también mire un zorrillo
acariciando gallinas
dándole muchos besitos.*

Orlando Vega:

*Si uste' vio ese zorro viejo
yo también vi un gavilán
hablándole a un pajarito
en el hato del Boral.*

Villamil Torres:

*Si uste' miró el gavilán
yo también miré una araña
que en las costillas llevaba
cuarenta cargas de caña.*

Orlando Vega:

*Esa araña poco hizo
lo que sí hizo un zancudo
que montó en un perro flaco
y le dio la vuelta al mundo.*

35. Río de Casanare, afluente del Meta.

36. Maíz tierno.

37. Roedor pequeño de color rojizo con manchas más claras, *Cuniculus paca*.

38. Ave de gran tamaño, *Jabirú mycteria*.

39. Res de color blanco sucio.

17. DÉCIMAS DEL QUEREDOR (corrido – trad.)

Victor Espinel, voz
Luis Oliverio Pan, bandola
Edilberto Humos, cuatro
Gregorio Flórez, maracas

No deja nunca la poesía cantada de estar al servicio del amor y del enamorado. El corrido no es una excepción, la épica narración de sucesos, cede terreno ante la lírica descripción de sentimientos. El Leco o Tañido, el grito sostenido, con que se inician el canto de los llamados “golpes recios”, es diferente en un Pajarillo, un Seis por Numeración, una Catira, un gabán, una Guacaba. Acá un cantador sabanero, Víctor Espinel:, enriquece el leco con un toque muy personal.

*Linda flor de berenjena
y su color amarillo
que nacistes en veredas
de este mi llano querido,
prestigio para mi tierra
por tu semblante tan lindo;
yo te ofrezco este poema
aunque modesto y sencillo
te cuento la triste historia
y te hablo mi cruel destino
tan linda como la aurora
a ti te tengo cariño;
y una tarde silenciosa,
angustiado y pensativo,*

*meditaba tantas cosas
la ausencia de un ser querido,
cuando improvise estos versos
estaba muy afligido,
estaba viviendo mi alma
entre suspiro y suspiro,
que si hablara mi instrumento
él podría ser mi testigo;
se apoderó de mi ser
un dolor desconocido
y vino a mi sentimiento
algo que yo no imagino,
me dio como una locura
o algo así por el estilo,
sin saber que me pasaba
yo no podía estar tranquilo.*

*Sin saber que me pasaba
yo no podía estar tranquilo
tanto pensar y pensar
y el pensamiento uno mismo,
ese recuerdo inmortal
era para mí un delirio,
por el que te escucho hablar
y me quedo embelesado⁴⁰.
Voy a pedirte un favor
por lo más que hayas querido,
que me digas si o no
puedo ser correspondido
y no engañar a mi amor
con la ingenuidad de un niño,
porque conozco en uste'*

40. Por embelesado.

*una mujer de prestigio.
Yo no juro porque es malo
poner a Dios por testigo
porque olvidarla yo a ti
inútil yo lo confirmo.
Dos cosas mujer amada
que puedes hacer conmigo
de la dicha al sufrimiento
me tienes en un abismo,
desde allá de su conciencia
dependerá mi destino;
para estar entre tus manos*

18. BAMBA (golpe – trad.)

Dolly Salcedo, Gabriel López, Janeth Espinoza,
Joaquín Hunda, Shery Díaz, Félix Rodríguez, voz
Joaquín Hunda, bandola
Alfonso Hunda, cuatro
Cachi Ortegón, maracas

No abundan las diversiones comunitarias en el llano, por lo disperso de la población y las dificultades de comunicación. La principal es la fiesta, el parrando o joropo; donde todos participan preparando alimentos y bebidas, bailando, tocando y cantando. Antes de la inclusión de equipos de amplificación para poner a sonar las grabaciones comerciales llaneras, el baile del joropo se variaba con juegos como La Marisela, pantomimas como El Zamuro, La Vaca o El

*yo quisiera ser anillo,
y para darte color
yo quisiera ser vestido
ocultar bajo mi sombra
tu cuerpo tan bien ceñido,
palomita sabanera
yo quisiera ser tu nido,
ser el ángel de tu guarda
para guiarte en el camino,
velaría por tu existencia,
velaría por tus peligros;
será la desgracia mía
si no me casó contigo.*

Araguato, o las coplas de La Bamba que ofrecían la oportunidad de hacer públicos los amores, las decepciones y las burlas. Las coplas se declamaban alternadamente entre los bailadores previa la invocación del “Bamba pa’ su pareja”.

Dolly Salcedo:
*Frijolito, Frijolito,
Frijolito enredador,
no te vayas a enredar
como te enredó mi amor.*

Gabriel López:
*De tan lejos he venido
pisando chiribitales⁴¹,
sólo por verte a ver,
negrita quitapesares.*

41. Montes, malezas.

Janeth Espinoza:
*Ojitos de terciopelo,
boquita de mejorana,
fue cierto que nos quisimos
poquito, pero con gana.*

Joaquín Hunda:
*Dicen que en la tierra negra
se da un fruto muy bonito
yo tengo mi amor sembra'ó
en un color morenito.*

Shery Díaz:
*Me puse a sembrar corales
y a mirar como nacían,
me nacieron tan bonitos
que tus labios parecían.*

Félix Rodríguez:
*De muy lejos he venido
con el agua a la garganta,
solo por verte a ver,
hermosa paloma blanca.*

Dolly Salcedo:
*Yo soy la media naranja
y tu la naranja entera,
yo soy el botón de rosa,
pero no para cualquiera.*

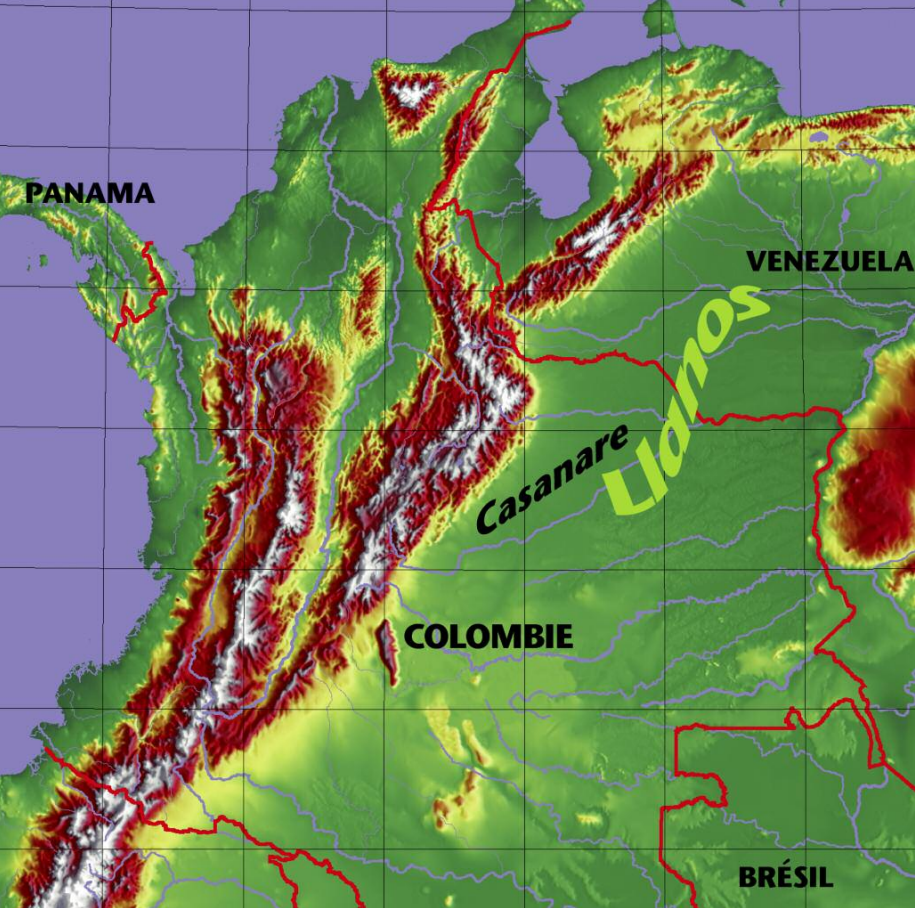
Gabriel López:
*No soy guacamaya rial,
ni periquillo ni loro,
el desprecio que me hiciste
lo siento, pero no lloro.*

Janeth Espinoza:
*En mi patio siembro rosas
y en tu patio son claveles,
¿cómo quieres que te quiera,
dueño de tantas mujeres?*

Joaquín Hunda:
*No quiero pañuelo e' seda
ni tampoco hilo de lacre
no quiero que por tu amor
otro jediondo me mate.*

Shery Díaz:
*Por aquí te estoy mirando
por un granito de arroz
a mí se me está poniendo
que nos queremos los dos.*

Félix Rodríguez:
*Agua abajo van mis ojos
envueltos en un papel,
llorando gotas de sangre
por este hermoso clavel.*



PANAMA

VENEZUELA

Casanare

Urdinobas

COLOMBIE

BRÉSIL



La famille Belisario | The Belisario family | La familia Belisario: cuatro, bandola, maracas.